This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le françoais, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR INSTITUTION

Vet. Fr. III B 2704.

POÉSIES

DE

JEAN PALERNE

FORÉZIEN

CE LIVRE,

SPÉCIALEMENT IMPRIMÉ POUR LES AMIS DE M. A. BENOIT,

NE SERA PAS MIS DANS LE COMMERCE.

POÉSIES
DE
JEAN PALERNE
FORÉZIEN

PUBLIÉES AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR

AUGUSTE BENOIT

Conseiller en retraite à la Cour d'Appel de Paris.

PARIS
IMPRIMERIE PILLET ET DUMOULIN
5, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5
1884

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
26 JAN 1971
OF OXFORD
LIBRARY

M. Auguste Benoît, conseiller en retraite à la Cour de Paris, avait préparé ce recueil et allait le livrer à l'impression, lorsque la mort est venue le surprendre au mois d'août 1883. Enfant du Forez, M. Benoît avait consacré ses derniers loisirs à ce travail qui complétait l'ensemble de ses travaux sur les poètes Foréziens.

Depuis la dernière étude publiée par lui sur le poète Jean Palerne, M. Benoît avait eu la bonne fortune de recevoir à titre gracieux un manuscrit, — inconnu jusqu'alors et retrouvé par hasard, — où sont transcrites plusieurs pièces du poète; c'est ce manuscrit que M. Benoît avait préparé, et que sa famille fait éditer aujourd'hui pour rendre hommage au vœu exprimé par le défunt. Cette publication est précédée d'une notice due à M. Benoît, comme lui sont dus aussi l'établissement du texte et les notes.

TAYLOR INSTITUTION

Vet. Fr. III B 2704.

POÉSIES

DE

JEAN PALERNE

FORÉZIEN

II

Jean Palerne n'a pas seulement employé ses loisirs à voyager à l'étranger et à rédiger le récit de ses pérégrinations lointaines. Il était poète. Qui ne l'était alors, ou du moins qui ne croyait l'être ! La jeunesse étant l'âge des vers et des amours, Palerne se sera certainement mis à rêver et à rimer avant de partir pour l'Orient; et ce n'est pas le soleil de cette magnifique contrée qui aura éteint en lui les inspirations de la Muse.

Nos lecteurs ne s'étonneront donc pas si nous disons que Palerne, tout jeune qu'il était, a réuni, en un recueil manuscrit, la matière d'un volume composé principalement de poésies diverses, tant en français qu'en autres langues méridionales, d'origine latine. Nous nous bornons, quant aux pièces en langues étrangères, à en donner le titre. En effet, il n'est pas vraisemblable que notre poète en soit l'auteur ; et puis, notre tâche est déjà assez lourde pour un septuagénaire à qui il reste plus de bonne volonté que de forces [1].

---

[1] Le Stéphanois Marcellin Allard, auteur de *La Gazzette Fran-*

Nous n'hésitons pas à affirmer que notre recueil est l'œuvre de notre compatriote Palerne. En effet, la signature *Palerne* se voit en diverses pages du manuscrit, notamment au recto du premier feuillet tenant lieu de titre, on y lit encore fréquemment, avec certaines variantes, et même, une fois, au-dessus de la signature *Depalerne* (en un seul mot), le distique final du volume des ***Pérégrinations*** :

Celuy qui, par deux foys, a évité naufrage,
Il n'y doit jamais plus retourner, s'il est sage.

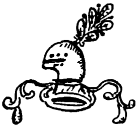
Et qu'on n'objecte pas que ce distique n'exprime qu'une vérité générale à l'endroit de tous les voyageurs d'outre-mer; car il est une fois revêtu de cette forme, essentiellement personnelle :

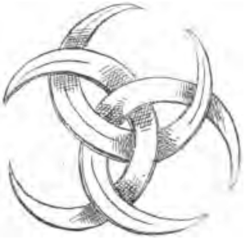
Si, par deux foys, j'ay évité nauffraige,
Je n'y doibz plus retorner, si suis saige.

Voilà qui serait bien suffisant pour justifier notre opinion; mais le verso d'un feuillet rend la lumière encore plus éclatante. On y voit, en effet, ainsi disposés :

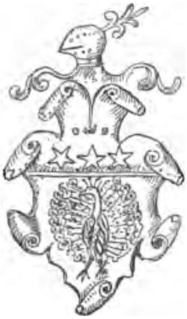
çoise (Paris, 1604), se montre presque autant versé que son compatriote et contemporain Jean Palerne, dans les langues méridionales, auxquelles il emprunte un grand nombre de proverbes.

Un casque de chevalier; — Trois croissants entrelacés;
Les armes de Palerne : *D'or au paon rouant d'azur.*



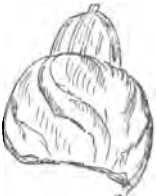


Et ces armes sont dessinées au milieu de ce distique, dont elles partagent les hémistiches :



Qui, par deux foys, a évité nauffraige
Jamais n'y doibt retorner, s'il est saige.

Quant aux trois croissants entrelacés, ils peuvent être un souvenir du voyage en Orient, comme le le turban qui paraît coiffer la signature *Depalerne*,



Depalerne f

au bas d'une page qui commence par une pièce de de vers italienne, intitulée : ***Sotto il ritratto de Solimano*****,** ***imperator de Turchi***; mais ils étaient, en ce temps-là, un ornement fréquent dans le Forez. En effet, nous avons vu à Saint-Étienne, sur la place Grenette, une antique maison dont une pierre présentait les trois croissants sculptés en relief.

Palerne a écrit sur son feuillet de titre : ***Paris*****,** ***au moys d'octobre*** 1579; et cette date est précédée et suivie de sa signature. En outre, dans le cours du manuscrit, trois pièces portent les dates de 1576, 1577 et 1587. Or, n'oublions pas que sa courte vie s'est écoulée tout entière entre les années 1557 et 1592.

Notre manuscrit ayant évidemment Jean Palerne pour auteur, nous avons à dire brièvement en quoi il consiste.

III

La poésie est le bagage principal de Jean Palerne. Non content de réunir les produits de sa muse, il a fait preuve de goût, de bonne confraternité et de modestie, en y joignant des pièces de quelques-uns de ses contemporains, tels que le cardinal Duperron, M. de Lyon, de Bussy, M. de Sandray, et les poètes Philippe Desportes, Amadis Jamyn et Pierre de Ronsard.

En nommant lui-même, pour chaque emprunt, l'auteur de la pièce, Palerne nous avait autorisé à croire que toute pièce, restée anonyme dans son recueil, était son œuvre personnelle; mais c'était une erreur de notre part. En effet, dans une charmante pièce anonyme sur *Avril*, nous avons reconnu une œuvre d'Amadis Jamyn.

On comprendra que nous n'ayons pu rechercher chacune des pièces anonymes parmi les nombreuses productions poétiques de l'époque. Cette tâche eût été d'autant plus longue et difficile, que plusieurs des poètes contemporains n'ont pas eu l'honneur d'une *édition complète*, et qu'il eût fallu nous mettre à la piste de leurs œuvres éparses dans les compilations qui ont pu nous les conserver.

Nous sommes disposé à croire que les pièces n'appartenant pas à Palerne, bien qu'il les ait transcrites, lui ont été communiquées en manuscrit avant toute impression. En effet, l'orthographe de notre manuscrit est plus ancienne que celle de ces mêmes pièces imprimées; et il y a même, dans le texte, des variantes. Pour que nos lecteurs en puissent juger eux-mêmes, nous conservons le texte et l'orthographe du recueil de Palerne.

A ne parler en ce moment que de Ronsard, Palerne lui a emprunté son imitation de l'Ode d'Anacréon : *Amour piqué par une abeille*. Cette pièce, du chef de la Pléiade française, est une paraphrase en dix quatrains. Or, nous n'en trouvons, dans le manuscrit de Palerne, que les quatrains VI, VII, et VIII, qui commencent au recto d'un feuillet, les cinq premiers quatrains ayant disparu avec le feuillet précédent, au verso duquel ils étaient écrits, et Palerne n'ayant pas reproduit les deux derniers (IX et X), sans doute parce qu'ils n'étaient pas encore composés.

Cette imitation par Ronsard est restée inconnue à la savante helléniste, Mme Dacier (née Anne Le Fèvre), qui, en 1699, ne citait que la traduction des *Œuvres d'Anacréon*, par Remy Belleau [1], et en portait ce singulier jugement : « Outre que sa tra-« duction est en vers, et par conséquent peu fidèle, « elle est en si vieux langage qu'il est impossible « d'y trouver aucun agrément [2] ».

Nous ne pouvons résister au désir de reproduire ici l'imitation de Belleau, si peu goûtée par Mme Dacier.

D'AMOUR PICQUÉ D'UNE MOUCHE A MIEL

ODE

« Amour ne voyoit pas enclose
Entre les replis de la rose

---

[1] Voyez ce que nous avons dit de Ronsard et de son ami Remy Belleau, dans notre *Notice sur Jean Le Bon,* p. XXVI et XXXV. — Paris, imprimerie Quantin, 1879.

[2] *Les Poésies d'Anacréon...* traduites... par Mme Dacier... — Amsterdam, Marret, 1699, in-12.

Une mouche à miel, qui soudain
En l'un de ses doigs le vint poindre :
Le mignon commence à se plaindre,
Voyant enfler sa blanche main.
Aussitost à Venus la belle
Fuyant, il volle à tire d'œlle,
Mere, dit-il, c'est fait de moy,
C'en est fait, et faut qu'à ceste heure
Navré jusques au cœur je meure,
Si secouru ne suis de toy.
Navré je suis en ceste sorte
D'un petit serpenteau, qui porte
Deux ailerons dessus le dos,
Aux champs une abeille on l'appelle :
Voyez donc ma playe cruelle,
Las ! il m'a picqué jusqu'à l'os.
Mignon (dist Venus) si la pointe
D'une mouche à miel, telle atteinte
Droit au cœur (comme tu dis) fait,
Combien sont navrez davantage
Ceux qui sont espoincts de ta rage,
Et qui sont blessez de ton trait ? [1] »

On sera peut-être bien aise de trouver ici, non plus une imitation, mais une traduction récente de la même ode d'Anacréon, en petits vers de même nombre que l'original ; elle est aussi remarquable pour son élégance que pour sa fidélité[1].

---

[1] Remy Belleau, *Les Odes d'Anacréon*..... traduictes en françois, t. II, fol. 21, v°. Paris, Gilles-Gilles, 1585, in-12.

L'AMOUR PIQUÉ

L'amour ne vit pas, un matin,
Dans une rose épanouie,
Une blonde abeille endormie,
Dont le dard lui piqua la main.
Il pleure et s'enfuit vers sa mère,
Criant dans sa douleur amère :
« Hélas! Je meurs, je suis perdu!
« Un petit serpent m'a mordu;
« Il a l'aile rose et vermeille;
« Le laboureur le nomme abeille. »
La belle Cypris lui répond :
« Si d'une abeille l'aiguillon
« Peut faire ainsi verser des larmes,
« Jouets de ton cruel plaisir,
« Juge quels maux doivent souffrir
« Ceux que tu blesses de tes armes. »

A l'exemple de ses célèbres compatriotes, les Foréziens Étienne du Tronchet et Honoré d'Urfé, qu'il ne nomme pas, Jean Palerne a composé en prose des *Lettres amoureuses*, au nombre de cinquante. Cette littérature, si en faveur en ce temps-là, étant, avec raison, tombée en un complet discrédit, nous ne reproduirons qu'une seule de ces lettres, la dernière. C'est, en effet, d'un style guindé, quintessencié, où la passion et même l'esprit n'ont aucune part. Pendant le cours de cette correspondance, la noble dame perd son mari, on ne sait où ni comment; et l'amant console la veuve avec une sécheresse sans pareille. Du reste, il n'avance pas d'un cran dans ce cœur devenu libre. En un moment où il craint qu'elle se repente de lui avoir écrit, et avec un désintéressement chevaleresque, il lui renvoie ses lettres, sans qu'elle lui ait demandé cet immense sacrifice. Il baptise sa dame du prénom de *Magdeleine*, et il nous donne à entendre qu'elle a nom *Le Gentil.* De ces prénom et nom, composés ensemble de 18 lettres de l'alphabet, il tire cet anagramme placé dans la bouche de la dame et irrégulièrement composé de 22 lettres (c'est-à-dire de 4 en plus O, M, M, E.)

---

[1] *Odes d'Anacréon*, traduites en vers par Henri Vasseron. — Paris, Jouaust, 1875, in-18.

Gentille Ge[1] me domine l'âme.

Quant au chiffre des deux amants, il consiste en quatre lettres entrelacées P (Palerne), M (Magdeleine), L (Le), G (Gentilhomme).

---

[1] *Ge* pour *Je;* licence grave nécessitée par l'absence du J dans les prénom et nom de la dame.

Les lettres ont au moins le mérite d'être respectueuses. La dernière se termine ainsi : « Il n'y a « rien au monde que j'honore comme voz perfec- « tions, *ma saincte Dame;* et, s'il n'est ainsy, je « veulx, comme parjure, avoir le mesme payement « que Pluton donne aux siens. Adieu, *l'âme de* « *ma vie.* »

Un *Sonnet à Magdelaine*, le Gentil(homme) qui vaut, à lui seul, les cinquante lettres ensemble, joue avec grâce sur le nom de la dame.

A MAGDELEINE LE

Pour bien louer ta gente gentillesse
Et ton esprit gentillement subtil
Et de ton corps subtillement gentil
Le gent mainctien et la gentille adresse,
Il conviendroit qu'une langue maistresse
Chantast l'honneur de ton gent double fil,
Qui, à demy, courbe en rond ton sourcil,
Où Cupidon ses ambuscades dresse;
Qu'elle chantast ces Indiens Joyaulx,
Ces diamans, ces perles, ces couraulx
Et ces rubis, dignes d'un gentilhomme
Qui, eschauffé de ta pudicque flamme,

En repoussant de gente gentilhomme,
Qu'ores tu es, te rendit gentilfemme.

Jusque-là, tout est bien si l'on veut. Mais comment concilier les hommages, les adorations de Palerne, avec les citations qu'il va nous fournir lui-même.

Non amo, nec amor, nec amavi;
Sed scio, si quis amet, uritur igne gravi[1] *!*

Ma complaincte
N'est que faincte;
Ce sont fables, mes amours, etc.

Si j'ay faict nouvel amour,
Qu'on ne le trouve estrange, etc.
De Magdelayne la beaulté
M'a bien dix mille escus cousté.
Palerne a faict un anagramme
D'une qui a son cœur en don;
S'il eust peu renverser sa dame,
Il n'eust pas renversé son nom.

Ce vilain quatrain est reproduit ici à la honte de Palerne et à l'honneur de Magdeleine Le Gentilhomme, si celle-ci a réellement existé.

---

[1] Ce distique se lit au milieu de la page de titre du manuscrit, immédiatement au-dessous de l'anagramme de Magdeleine Le Gentil et du chiffre collectif des deux amants.

Outre ses *Lettres amoureuses*, Palerne a chanté l'amour en de nombreuses pièces en vers français, que nous reproduisons dans l'ordre où il les a lui-même rangées.

Son recueil contient deux lettres en prose *à la Reine de Navarre*, auxquelles nous conservons leur place.

Nous y trouvons également deux lettres sans date, précédées de ces mots : *Par le Roy*.

Enfin, il y a deux autres lettres, dont l'une, au moins, est adressée au roi, par son frère.

Notre poète n'a pas hésité à aborder courageusement la politique, un grand nombre de fois. On verra qu'il était royaliste, mais qu'il avait en horreur la coterie italienne et les mignons, et que, ce qu'il aimait avant tout, c'était la France.

A cet égard, nous renvoyons le lecteur aux pièces suivantes :

Par M. de Sandray, gentilhomme Auvergnat;
Sonnet sur les jeunes guerriers;
Flamans;
Pasquins des Mignons de la Cour;
Sardini et Gondi;
Les guerriers, les impôts;
Les nouvelles qu'on dit;

Celluy qui, comme nous;
Sur l'estat de la France;
Sonnet de la Ligue;
Aultre;
Aultre à ceux de la sainte Ligue;
Au s^r J. L. de Nougaret, duc d'Espernon;
Sur la défaite des Reistres — 1587.
Aux Politiques de Cour;
Sonnet au Roy.

IV

Le Recueil de Jean Palerne, écrit sur papier in-folio et recouvert en parchemin, a subi, au dehors et surtout au dedans, non seulement les injures du temps, mais encore des mutilations volontaires consistant dans le retranchement, plus ou moins entier, çà et là, de plusieurs feuillets dont, en l'absence du numérotage par l'auteur, nous ne saurions déterminer exactement le nombre.

La main qui a fort grossièrement relié en parchemin notre précieux manuscrit a, par ignorance, partagé le volume en deux parties disposées tête-bêche.

Dans la pâte du papier, nous avons remarqué un filigrane qui nous paraît représenter un écusson avec les lettres J S.

Sur le recto de la couverture, on lit, au milieu, la date de 1579, au-dessous de laquelle figurent, entrelacées, les trois lettres initiales M L G de *Magdelaine Le Gentil*. Au verso de cette même couverture est collé, sur le parchemin, un feuillet de papier blanc, très mince et déchiqueté par l'humidité, mais où l'on peut encore lire, de haut en bas, les lignes suivantes :

Gentille ge me domine l'âme.
En l amour que l'honneur conserve — je me réserve.
Le cueur loyal, foy asseurée.
Ung clou pousse le clou; ung mal, l'aultre malheur.
Espoir nourrit ce que fortune tue.
Amour me suit, Fortune me laisse.
Fermeté et esperance me tiennent en patience.
L'amour se loge en la teste et... faict sa feste.

On lit sur un autre feuillet de papier blanc, collé en dedans du parchemin, à la fin du volume :

TEMPLE D'APOLLO

Cognoys toy mesme.

(Dessin représentant une église de village.)

Domus mea domus orationis mee vocabitur.
Palerne (signature)
1579.
(Autre dessin représentant un navire.)
Palerne (signature)

V

Tout mutilé qu'il soit, la conservation du Recueil de Jean Palerne n'en a pas moins quelque chose de providentiel, pour ainsi dire. En effet, d'Orléans, où l'auteur, contrôleur des trésoriers généraux de France, est décédé en 1592, ce manuscrit est revenu dans le Forez, berceau de son auteur, et il y est resté enfoui, à la campagne, dans un grenier, au milieu de liasses nombreuses d'une toute autre nature. C'est là qu'un heureux hasard l'a fait découvrir depuis peu, au moment où il allait être livré, avec de vieux papiers, à un marchand de chiffons; et il n'a pas tardé à se réfugier à Paris, dans notre bibliothèque forézienne.

Touché du témoignage de confiance qui nous fut donné en cette circonstance, nous y répondons en donnant partiellement au recueil inédit de notre compatriote la publicité de la typographie dont il nous semble digne. Nous disons *partiellement*. En effet, d'une part (nous l'avons déjà dit), notre manuscrit a perdu, çà et là, en un temps ou en un autre, un grand nombre de ses feuillets; et, d'autre part, nous négligeons certaines pièces, les unes comme insignifiantes ou malséantes, les autres comme écrites en langues étrangères.

Nous nous sommes appliqué à conserver à Jean Palerne sa physionomie de la seconde moitié du seizième siècle. En conséquence, tout en nous abstenant très volontiers de reproduire les pièces obscènes ou ordurières, nous nous sommes gardé d'abuser des ciseaux de la censure. Que si, cependant, des oreilles par trop timorées, blâmaient encore la hardiesse de nos citations, nous nous mettrions à couvert derrière l'irrécusable autorité, en cette matière, de deux membres de l'Académie française, décédés, l'un en 1781, l'autre en 1869. Le premier, de Lacurne de Sainte-Palaye, dit, en son immense et savant *Glossaire de la langue françoise* (conservé en manuscrit à la Bibliothèque nationale): « J'ay quelques fois écouté la répu-

« gnance que j'avois à présenter des proverbes « grossiers, dont les images révoltent et dégoûtent ; « d'autres fois, j'ay cru pouvoir franchir les bornes « qu'elle sembloit me prescrire. » Le second académicien, Sainte-Beuve, s'exprimait ainsi, en la *Préface* de son *Tableau de la Poésie française au XVI^e^ siècle*, daté de 1828, et reproduit en 1843 : « J'ai le malheur de croire que la pruderie est une « chose funeste en littérature ; et que, jusqu'à « l'obscénité exclusivement, l'art consacre et puri- « fie tout ce qu'il touche. »

Nous croyons nous être montré plus réservé que Sainte-Beuve, et même que de Lacurne de Sainte-Palaye.

PALERNE

A PARIS AU MOYS D'OCTOBRE

1579

Ne haïr la pène
Gentille, ge me domine l'âme.

Non amo, nec amor, nec amavi;
Sed scio, si quis amet, uritur igne gravi.

⁂

Dieu! Que vous estes desdaigneuse!
Las! Pourquoy l'estes-vous si fort?
Vous m'estes par trop rigoureuse;
Sur ma foy, vous avez grand tort.
Si la rayson le vous commande,
Je veulx tout le mal endurer :
N'est-ce pas une peine grande
De languir, sans rien espérer!

Ferme amitié, parfaicte, je vous jure,
A vous garder inviolablement;
Et me soubzmectz à tout cruel tourment,
Lorsque mon cueur se trouvera parjure.

Palerne a faict ung anagramme
D'une qui a son cueur en don;
S'il eust peu renverser sa dame,
Il n'eust pas renversé son nom.

Gentille, ge me domine l'âme.

Si ta beaulté, d'honneur accompaignée
Voulloit choisir un loyal serviteur,
Je tascherois de faire compaignie
A ta vertu, qui commande à mon cueur.

J'ay, en mon cueur, gravé vostre figure;
Et (si au vif) Amour la y tira
Qu'après mille ans, dedans ma sépulture,
Parmi mes oz, vostre nom se lira.

Donec extincta per te.

Au ciel, ung Dieu; en terre, une maistresse.

Qui, par deux foys, a évité nauffraige,
Il n'y doibt plus retorner, s'il est saige.

Celuy qui, par deux fois, a évité nauffraige,
Il n'y doibt jamais plus retorner, s'il est saige.

Un bel sperar contra bassa fortuna.

La belle mort toute la vie honore.

LETTRES AMOUREUSES

ET AULTRES

SOMMAIRES ET TRANSCRIPTIONS

1. — [Palerne] se plainct de sa dame, de ce qu'elle favorise un aultre que luy.

2. — Il s'asseure sur la parole de sa maistresse et se soubsmect à sa volonté, à laquelle il désire obéir.

3. — Il la prie excuser si, oultre son commandement, il luy escript, à cause de la grande affection.

4. — Il la prie luy permettre de parler à elle, pour luy descouvrir quelque chose qu'il s'estoit réservé.

5. — Il se soubzmect au jugement de sa dame, s'il luy avoit despleu.

6. — Pour l'oster du doubte qu'elle pourroit avoir conceu de sa fidélité.

7. — Il demande pardon de ce qu'il est, pour la seconde foys, entré en doubte qu'un aultre que luy fust aux bonnes grâces de sa dame.

8. — Il lui escript le desplaisir qu'il reçoit de son absence.

9. — Il se plainct de se voir payer d'un faulx prétexte.

10. — Que l'ambiguïté de sa lettre l'a mis en doubte.

11. — Il s'escuse, oultre la défence de sa dame; il désire l'asseurer de sa fidélité.

12. — Il la prie ne faire plus de doubte de son affection, et d'effectuer sa promesse.

13. — Il doubte que son âme soit plus heureuse, gardant les commandemens de Dieu, que là où elle est engaigée et tend à plusieurs fins.

14. — Il monstre le contentement qu'il a des lettres de sa dame, les yeulx de laquelle luy sont seul object.

15. — Il accuse sa maistresse de ce que, comme luy, elle n'a du tout oblyé ce qui s'estoit passé entre eulx; et pour monstre qu'il ne se veult prévalloir de ses lettres, il les luy renvoye toutes.

16. — Il monstre que ce n'est pas assez de se dire amy en présence, qui n'en monstre aultant en absence; il demande la continuation des bonnes grâces de sa maistresse.

17. — Il se plainct de ce que sa dame ne luy a escript, et du moyen qu'on luy a osté de luy escrire.

18. — Il déclare n'estre aux bonnes grâces de sa dame que pour sa fidélité; il offre de la servir avec tout respect.

19. — Il la supplie luy adresser ses commandements, si elle pense qu'il se soit oblié luy dédier quelque chose de plus.

20. — Quoy qu'il s'asseure d'estre tenu pour serviteur, il ne laisse luy offrir, de nouveau, service.

21. — Il se plainct de fortune qui l'a privé de la veue de sa dame; la prie de délivrer son prisonnier.

22. — Le serviteur désireroit à sa maistresse pareil mescontentement qu'il a de son absence; crainct d'estre puny, s'il falcifioit son serment.

23. — Il croit que les parolles de sa dame sont feinctes, et qu'elle dissimule pour l'esprouver.

24. — Il se plainct de son dueil, cause de l'absence de sa dame ; la suplie assister l'affligé ; se soumet aux tourments des réprouvez, plus tost que manquer de foy.

25. — Il se plainct de ce que sa dame l'a prévenu, se plaignant de luy qui avoit occasion de commencer d'espérer luy faire cognoistre sa dévotion.

26. — Il déclare estre obligé à sa dame, pour luy avoir remis sa faulte ; la prie ne l'esloigner de ses grâces.

27. — Le but de la présente tend à ce que sa dame ne pense point qu'il soit si traistre à soy-mesme de semer en champ infertille.

28. — Il monstre comme la peine est allégée quand on y est résolu. Il ne la peult offencer qu'il ne l'offence pour s'y résouldre ; la prie d'adoucir la rigueur de ses commandemens.

29. — Il supplie sa maistresse l'escuser de ce qu'il luy commande.

30. — Il se plainct du courroux de sa dame ; on ne peult, dict-il, estre offencé de son vainqueur.

31. — Quand tous les hommes du monde le m'eussent juré...

32. — Mon cueur, fléchissant le genoeil, je te demande...

33. — Si je voullois entreprendre de vous discourir...

34. — Madamoyzelle, j'ai reçeu la vostre du XI du présent...

35. — C'est à mon grand regret que...

36. — J'ay veu le mescontentement que vous avez reçeu...

37. — Désirant effectuer la promesse que je vous feis...

38. — Madame, vous m'escrivez que mon malheur vous desplaît...

39. — Un amant désespéré, écrivant à une gouvernante de sa maistresse.

40. — Madame, vous dictes plusieurs choses, en vostre dernière...

41. — Il suffiroit bien que je vous aymasse comme je vous ay toujours aymé...

42. — A une dame, l'advertissant de patienter contre certains médisans d'elle.

43. — Consollation sur la mort de son mary.

Madame, aujourd'huy un mien amy digne de foy, revenant de vostre maison, m'a bien au long informé du grand dueil que vous faictes par le trespas de feu Monsieur vostre mary qui est la cause que pensant en l'une et l'aultre fortune vous rendre partie de mon debvoir, j'ay longuement doubté si, vous escrivant, j'userois de consollation ou répréhention, ou bien si je ferois mieulx à me resjouyr seullement de voz larmes, mais encor de voz trop molles et délicattes cérémonies. Enfin je me suis résolu de vous escrire, famillièrement et sans respect, tout ce qui me viendroit en fantasie, m'asseurant que le prendrez en bonne part, si voullez cognoistre mon intention; ou sinon ceste lettre servira au moins d'argument suffisant pour vous revencher et trouver aultant à redire en l'office que je fais de vous consoler, comme j'en treuveray à celluy que faictes, vous pleignant et lamentant excessivement. Je sçay bien, Madame, que vostre feu mary estoit un *gentilhomme* jeune, riche, qui vous aymoit et honoroit beaucoup et traictoit tant honnestement qu'il n'estoit possible de plus. Je sçay aussy que vous luy avez rendu semblable affection, le servant et obéissant avec si grande humilité et dilligence que nulle chose luy estoit agréable en santé ny en malladie sinon de vostre présence. Il est mort en la fleur de son aage, cela est vray, je l'advoue. Mais pourtant debvoit-il vivre plus qu'il ne plaisoit à Dieu? N'estes-vous pas trop ingratte créature d'oblier les innumérables grâces qu'il vous a faictes et, au lieu de le remercier, vous plaindre de ce qu'il ne vous a accordé la dernière que luy avez demandée. Celuy donques qui ne persévère à tousjours gratiffier et complaire, doibt-il perdre les services passez. O détestable ingratitude des humains, lesquelz ayant receu quelque courtoisie, la mettent incontinent en obly, et comme s'ilz avoient l'âme persée, l'englotissent soubdain, ne pensant que d'en recevoir et avaller une aultre. Je vous suplie, M[adame], cognoissez vostre mescognoissance, et priez le Créateur que, sans avoir esgard à vostre volonté, Il exécute tousjours la sienne, vous asseurant qu'il n'a jamais voulu ny vouldra sinon vostre salut. Souvenez-vous aussy que vostre feu mary, depuis quatre ou cinq ans en ça, estoit continuellement tourmenté de forte et aspre malladie et si difficille à guérir qu'il estoit incurable, parce qu'il mesprisoit les médecins et haïssoit les médecines. Le pauvre seigneur ne passoit plus un jour sans doulleurs si très cruelles qu'il estoit contrainct, nonobstant sa jeunesse, d'attandre une prochaine mort ou craindre une fort mizérable et angoisseuse vie. Vous dittes, comme je suis adverty, que vous eussiez mieulx aymé le garder et servir continuellement mallade que, par son trespas, en estre perpétuellement privé. Croyez qu'il souhaitoit tout le contraire; c'est assavoir la fin de son mal, car nostre âme ne sauroit prendre plaisir d'habiter en un corps inutille et chargé de tourmens. L'homme de cueur, après avoir essayé quelle différence il y a entre languir et vivre, ayme beaulcoup mieulx desloger bien tost que voyant tous les jours mourir une partie de soy et mendier sa vie d'heure à l'aultre. Laquelle on auroit beau louer, mais je ne vouldrois vivre pour le pris si j'estois en telle perplexité. Or je crains à dire vray, que voullant suivre l'erreur commun vous ne feissiez comme font les dames nouvellement vefves, lesquelles s'estudient à rien tant qu'à estre fort tristes et de bien garder leurs ennuis. Par quoy assemblant toutes les occasions qu'elles se peuvent trouver de se plaindre et monstrant en aparence la doulleur qu'elles ne sentent que bien peu, usent de lamentations tant sottes que vrayement aux femmes de vostre estat, on les peult dire ridiculles et honteuses, quand tant d'honnestes hommes vont vous conseiller quel honneur vous est-ce de respondre. Las il me souvient et souviendra tousjours de la grande perte que j'ay faicte de la mort d'un si bon amy et mary. Je vous suplie, M[adame], ne creignez poinct le regret d'une longue et perpétuelle mémoire. Car nature faict que nous oblions volontiers ce de quoy le souvenir nous donne ennuy et peine. Et si vostre doulleur ne dure sinon autant que durera vostre souvenance, je vous asseure qu'elle ne durera longuement.

44. — Si je vous avois faict quelque bon service...

45. — Il y a longtemps que j'ay cogneu la bonne volonté...

46. — Je me sens bien fort redebvable à fortune...

47. — Consolation de mort.

48. — J'ay tousjours creu jusqu'icy...

49. — C'est vous avoir trop d'obligation. — (Cette lettre se termine ainsi : « Je vous baise mil foys à la bouche... « Adieu, mon cueur ; adieu, aymable).

50 et dernière. — « Je mauldis le peu d'heur que j'ay ne « vous pouvoir dire bien au long ce que je voudrois ; mais, « malgré mon envie, il fault que j'aprenne à sçavoir que « c'est de patience par cet article. La haste me fera donq « seullement vous dire, Madame, que je jure, par ce qui est « de plus divin, qu'il n'y a rien au monde que j'honnore « comme voz perfections, *n a saincte dame*, et, s'il n'est « ainsy, je veulx, comme parjure, avoir le mesme paye- « ment que Pluton donne aux siens. Adieu, *l'âme de « ma vie.* »

A LA ROYNE DE N. (Navarre).

Je suis contrainct d'advouer, au commencement de ma lettre, que vostre majesté, surpassant par ses perfections tout aultre personne qui vive, se veult encore, par sa bonté, monstrer divine, puisqu'il luy a pleu tant m'obliger, de daigner ressouvenir de moy et asseurer le sieur de X... que j'ay cest heur d'estre du nombre de voz très humbles et obéissans serviteurs, me recognoissant indigne d'un tel bien sinon autant qu'il vous plaira m'en rendre digne. Ceste dévotion me faisant souhaitter pour comble de ma félicité de pouvoir employer ma vie pour vostre service, en laquelle volonté. J'ay deux de mes amys dont l'ung a receu naguière de votre majesté tant d'ayde et support pour l'acheminement de ses affaires, qu'il n'adore rien tant en son cueur que la souvenance de voz biens faictz, lesquelz seront les chaînes de sa servitude, qui le tiendront pour jamais sainctement et estroictement lié aux piedz de vostre hostel. L'aultre qui est mon plus cher et grand amy vit malheureux, se voyant maintenant privé des deux astres desquelz l'asseurance de toute sa bonne fortune despend; et croy que, sans l'espérance qu'il a de bien tost sentir les doux effectz de leurs gratieuses influences, il vouldroit desjà avoir les yeulx couvertz des ombraiges d'une mortelle nuict. Mais, Madame, vous présidez dans le ciel de son paradis; et nous pouvez tous rendre bienheureux, en nous daignant départir de vostre lumière; laquelle je ne pense estre réservée seullement à ceulx qui en sont près, mais encore plus à nous qui, de loing, la recherchons, invocans vostre nom au millieu de noz plus dangereulx périlz. Ce qui me donne occasion finir la présente et prier Dieu d'aultant plus dévotieusement, qu'il veuille, Madame, conserver vostre majesté en parfaicte santé, très heureuse et longue vie.

A SA DICTE MAJESTÉ

Il n'y avoit rien qui peult faire retorner chez moy l'espérance que vous en aviez bannie qu'un seul bien de l'asseurance que j'ay receue par vostre lettre qui m'est arrivée à la mesme heure que j'estois réduict à la dernière extrémité de mon malheur. Croyez, Madame, que vous m'aviez par trop désespéré pour me retrancher les occasions de vous faire aultant de service comme je vous en ay tousjours promis avec aultant de sincérité qu'il n'y a rien soubz le ciel qui ne le confesse et ne l'advoue. S'il n'est aussy difficile à croire ce qui est véritable que vous l'avez esté d'aultres foys en mon endroict. Mes actions vous feront toujours paroistre ce qui en est; et ma résolution me sera si immuable dedans l'âme que delle et seulle vous serez apelée à tesmoing de la passion qui m'accompagne envers ceste divinité dont j'attendz tout mon bonheur et ma fortune, et de laquelle je n'espère jamais m'esloigner, pour l'envie que j'ay de recevoir toute ma vie voz commandemens, ne désirant rien tant que de voir naistre quelque belle occasion où mon affection et fidélité vous puisse estre cogneue. Attandant laquelle, suplieray très humblement vostre majesté me permettre baiser les mains en toute humillité, et prier Dieu vous donner une fortune obéissante et du tout assubjectie à vos dessaings.

CONCEPTIONS OU LIEULX COMMUNS

Parmi les nombreuses pensées, les unes en français, les autres en italien, réunies ici par J. Palerne, nous ne relevons que celles-ci :

Il ne fault pas boire toute l'eau de la mer, pour cognoistre si elle est sallée.

Donner sans demande est obliger au double.

Un plaisir tropt attendu — Est chèrement vendu.

La patience oultrée enfin devient fureur.

La Foy pour guide, Craincte pour compaigne, Patience pour repoz.

Un meschant festu, trayné amy la place, sert bien quelquefoys à un brave cavallier à se curer les dentz.

L'esguille sert où l'espée ne peult servir.

Les malheureux se consolent au récit de leurs peines.

La Lamie[1], allant aux maisons des aultres, prenoit ses yeulx; et, revenant à la sienne, les pendoit à la porte.

Quand, par droicte ligne, les yeulx envoyent leurs rayons es yeulx de la chose aymée, lorsqu'iceulx en font tout aultant, en ce doulx rencontre d'espritz, l'un prend les quallitez de l'aultre, comme l'on void un œil mallade, regardant dans un sein ententivement, y insinue sa malladie et infirmité.

Amour n'est aultre chose qu'un désir de joyr, avec parfaicte union de la chose aymée, comme se pourroit dire de celluy qui, aymant la bonne grâce, la vertu ou le sçavoir d'une personne, tascheroit de se fréquenter et pratiquer amoureusement, pour pouvoir joindre et incorporer ses louables parties à sa propre condition : ainsy que je puis dire aussy du singullier désir que je tiens d'unir vertueusement le pouvoir et les commandemens, que vous avez sur moy, au respect, servitude et à l'obéissance qui vous apartient.

---

[1] Lamie, divinité de la fable. (Orig., folio 40.)

LETTRE

(sans date, sans adresse et sans signature).

Encor que je saiche que Monsieur vostre frère ne manque, à toutes occasions, de vous donner de ses nouvelles et aultres qui occurrent par de çà, si est-ce que pour me réclamer de voz plus affectionnéz serviteurs et amys, et vous tesmoigner la souvenance que j'ay des honnestes amitiés qu'il vous plaist m'user par de ça et combien je désirerois, en quelque bon endroict, vous faire ung courageux service. J'ay pensé ne debvoir plus tarder à vous salluer de ce petit mot, qui ne s'estandra plus avant en ceste particullarité, pour vous avoir suplié en présence de n'en faire jamais doubte. Mais ne voullant laisser ceste carte si vuyde, vous diray pour la nouvelle de la court qui arrive jusques en noz quartiers.

AUTRE LETTRE

ESCRIPTE PAR MONSEIGNEUR AU ROY, SON FRÈRE

(sans date et sans signature [1]).

Monseigneur, je n'ay jamais rien tant désiré en ce monde que d'estre honnoré de vostre bienveillance, recherchant par tous moyens d'humillité, obéissance et estroicte observation de voz commandemens, acquérir auprès de vous le poinct que la naturelle inclination m'a donné de m'avoir faict naistre ce que je suis et en rendre, en aparence et par effect, certain et manifeste tesmoignaige, non seullement à ceulx qui sont de vostre obéissance, mais à toutes nations, affin de représenter et faire cognoistre à un chascun ceste tant désirée et recommandable amitié fraternelle, qui ne doibt estre viollée, pour quelque cause et occasion qui peult survenir. Mais j'ay esté si infortuné que je n'ay peu avoir cest heur d'attaindre ce poinct; car au lieu que je debvois tenir le premier rang près vostre personne, tant en auctorité qu'en primaulté et très parfaicte amitié, j'ay tellement esté disgratié que les pernicieulx ministres, qui sont à l'entour de vous, m'ont esloigné de la faveur de vostre bonne grâce, chassans et banissans les antiens et très affectionnez serviteurs, gouverneurs de provinces, de long temps nourritz et expérimentez, aux plus grands et importans affaires de ce royaume, se veullent impatroniser du gouvernement de vostre personne, pour parvenir, par tous moyens pervers et illicites, à une incroyable grandeur : ores excluant et reculant les premiers et plus illustres de vostre court; ores dévorant ce peu qui reste au pauvre peuple des misères et troubles passez; ores lui faisant payer, par nouvelles impositions, creues de tailles et infinis aultres subcides, leurs superflues despences d'enrichissement d'habitz et toutes aultres démesurées et desbordées sumptuositez. Les vraiz nourrissons de la ruyne, désordre et confusion des républicques et monarchies qui, au contraire, se sont tousjours establies, mainctenues et accordées par la juste tempérance et modestie et se sont seullement plongées en tous délices et voluptéz qu'ilz s'esgallent non seullement aux roys et princes, mais les surmontent en superbes et intollérables despences; et vous ont tellement praticqué et acquis qu'ilz m'ont privé de vostre œil favorable que j'avois tant imploré; faisans torner l'affection fraternelle, qui m'estoit naturellement deue, en une hayne et malveillance ouverte. De sorte que, vous laissant aller à leurs appétitz insatiables et convoictises désordonnées, avez souffert et permis que mes serviteurs, qui tant de foys ont rendu tesmoignaige de la fidélité qu'ilz ont à vostre service par le hasard et sacriffice de leur vie, ayent et publicquement, en plain jour, à la porte de vostre château, en présence de tous, de guet à pend, estre poursuiviz, assassinez et meurdris, sans qu'aulcune justice en ayt esté faicte. Au lieu d'avoir renvoyé et commis ce négóce à vostre parlement estably et institué, par voz prédécesseurs, pour la correction et punition des malléfices, l'impunité desquelz invite les meschans à mal faire. Avez faict préparer vostre chasteau et maison royalle pour la célébration des nopces d'aucuns d'iceulx; et trouvé bon que telz conspirateurs de meurtres si insignes et qualliffiez se soyent effrontément présentez devant moy, disant à haulte voix qu'entre mes bras ils avoyent tué et tueroient mes dictz serviteurs, et feroient bien davantaige; ce qui a encore mieulx achevé que commencé. Car ilz vous ont induit, trois jours après, à me faire arrester ès mains de voz gardes, comme un criminel de lèze majesté, et faire constituer prisonnier Bussy[1] et de Simiers, dans vostre chasteau; et le sieur Delachastre, en la Bastille, chose trop insupportable à un cueur généreulx, innocent et qui ne pensa oncques à vous donner occasion de luy faire tel traictement. Au moyen de quoy, je n'ay peu de moins faire que capter l'occasion de me mectre en liberté et tirer hors de telle servitude que mon occasion et absence, pour éviter le péril de ma vie. Estant très bien adverty que, quatre jours après, on m'avait préparé une retraicte en la Bastille, attendant quelque résolution et conclusion prinse sur les conseilz de Cézar Borgia. Toutes fois j'ay tant de dévotion à vostre service et au repoz de ce royaume que je ne demande que la seurté de ma personne, et passer le reste de mes jours en plaine liberté. Ce que je vous supplie très humblement, Monseigneur, me voulloir permettre avec telle asseurance qu'un prince, tenant le lieu que je tiens, peult et doibt avoir.

---

[1] Cette lettre paraît avoir été adressée à Henri III par son jeune frère François, d'abord duc d'Alençon, puis duc d'Anjou, qui mourut avant lui, en 1583, à l'âge de trente ans, après avoir mené une vie de perfidie et de rébellion.

---

[1] Bussy d'Amboise (Louis de Clermont de —) s'attacha à François de France, duc d'Alençon puis duc d'Anjou, et en obtint le commandement du château d'Angers. Sous le règne de Charles IX

LETTRE

(sans date, sans signature et sans adresse).

(C'est sans doute Palerne qui l'a adressée lui-même au duc d'Alençon dont il avait été le secrétaire.)

Si vous estiez de ceux qui ne sçavent à quoy despendre les heures, et que je me veisse encores en ceste oysive saison que je ne sçavois à quoy les employer, je vous

---

il fut assassiné par un mari outragé. Claude, baron de la Châtre, gouverneur du Berry, s'était attaché également à ce prince, qu'il entretenait, disait-on, dans sa haine contre Henri III, son frère. Après la mort du roi, il fut un des quatre maréchaux de France nommés par le duc de Mayenne.

escrirois plus souvent, au moingtz pour bien employer l'heure que je mectrois à vous escrire. Mais par ce que je sçay que le plus souvent le temps, que vous vouldriez volontiers réserver pour voz affaires particulliers, vous manque plutost que d'en avoir de reste pour la donner à la lecture de mes lettres, je me tais. Je vous prye donc escuser ce mien sillence, fondé sur cause tant légitime; et pensez que je suis vostre, que je vous voidz et visite, comme je soulois[1].

---

[1] Ici manque un feuillet du manuscrit de Palerne. Un second feuillet, dont le recto est blanc, présente, au verso, deux variantes de cette sentence que nos lecteurs connaissent déjà, dont l'une, la seconde et la plus personnelle, nous était encore inconnue :

Qui, par deux foys, a évité nauffraige,
Il n'y doibt plus retorner s'il est saige.

Si, par deux foys, j'ay évité nauffraige,
Je n'y doibs plus retorner, si suis saige.

POÉSIES

SONNET A L'AMOUR

Amour cruel et doux, donne-moy mort ou vie.
Si tu résoulz ma mort, tiens, voicy mon poignart.
Ta flèche est trop dorée, et ton arc trop mignard,
Pour finir, à ung coup, ma raige et mon envye.

Sans me faire languir, Amour, je te suplie,
Enfonce moy ce coup, ou soullaige ton dard,
Quant il vient allumer ce grand flambeau qui m'ard.
Couraige; ne crains moy, ny ma doulce ennemye.

Et quoy! La main te tremble, Amour. Aurois-tu peur
D'ung qui t'offre son arme et qui te tend le cueur[1] ?
Ou si tu ne veulx pas d'ung vaincu la victoire,

Fais moy revoir les yeulx qui peuvent doulcement
Allentir la chaleur de mon cruel tourment.
J'y treuveray la vie; et toy, toute la gloire.

Qui, par deux foys, a évité nauffraige,
Il n'y doibt plus retorner, s'il est saige.

---

[1] Vers faux restauré.

PAR MONSIEUR DE SENDRAY

GENTILHOMME AUVERGNAT, NAGUIÈRES PRISONNIER A MOLINS

SUR LA REMONSTRANCE FAICTE AU ROY

Lorsque Cézar rengea, d'une vaillante main,
Nos vieulx pères Gaulois soubz l'empire Romain,
Il renversa leur loy et humaine et divine.
Il donna leurs estatz aux Romains seulement,
Et aux Gaulois osta l'entier gouvernement :
Ainsy tout est changé, quand un tiran domine.

Depuis que la rigueur du malheureux destin
Nous a assubjectiz soubz le joug Florentin
Nostre antienne loy a esté abolie;
Les Estatz desniez aux naturelz Françoys;
Et les Italliens, les premiers, ont le choix:
La France est, de rechef, serve de l'Italie.

Béneffices et dons, estatz et pensions,
Sont pour eulx seullement qui, par inventions
De tailles et impostz, espuisent nostre France.
Surtout l'ytalien est expert en cest art;
Des impostz qu'il y a, il en a bonne part:
Nous voyons bien à l'œil qu'ils ruynent la France.

Le plus fin de nos Roys, pour d'aulcuns se venger,
En guerre, le premier, s'ayda de l'estranger,
Blessant, par ce moyen, l'honneur de la noblesse.
Les aultres Roys, depuis, l'ont tous favorisé;
Et nostre règne, après, l'a naturalisé :
Tousjours ung estranger les estrangers caresse.

Ces vieulx pères Gaulois, paravant invaincuz,
De honte rougissoient, bien qu'ilz fussent vaincus,
Par ung brave guerrier que Rome honore et prise;
Et nous, sans nulle honte, endurons laschement
Qu'une femme ayt sur nous l'entier gouvernement :
Le peuple est bien poltron sur qui femme maistrise.

Aurions-nous bien le cueur d'assaillir l'estranger
Et, soubz nostre pouvoir, comme aultre fois, ranger
Naples, Milan, Sicille et la conté de Flandres,
Puisque nous ne pouvons trouver ung seul moyen
De chasser hors de France ung seul Italien :
Nul ne peult assaillir qui ne se peult défendre.

Ung chacun d'entre nous ne tient aultre propoz
Sinon qu'il fault chasser, pour nous mettre en repoz,
Tous les Ytaliens, gras de nostre pillaige.
Mais, quand il fault s'armer, nous creignons notre peau ;
Et l'espée se tient, de peur, dans le fourreau :
Ce n'est rien de causer, si l'on n'a bon couraige.

C'est allors, disent-ils, quand on les veult chasser,
Aux huguenots plus tost qu'on se doibt adresser,
Qui, par cent mil[le] maulx, ont la France affoiblie.
Je dis qu'aultant comme eulx ils vont l'affoiblissant,
Pourchassant nostre mort et nous apauvrissant :
Ravir le bien d'aultruy, c'est luy oster la vie.

Les François ne seroient en telle affliction
Bien que l'Anglois les tînt en sa subjection,
Comme il est mainctenant, sous ceux-cy, mizérable;
Ils se pourroient garder d'un ouvert ennemy.
Cil qui nous faict le mal, soubz le nom feinct d'amy:
Ung ennemy caché est surtout dommageable.

Nos pères sont louez, ayant, d'un brave cueur,
Repris leur liberté soubz le Romain vainqueur,
Qui tousjours désiroit sa tirannie accroistre.
On doibt avec rayson tousjours ceulx-là priser
Qui chassent l'estranger qui les veult maistriser:
Chascun de sa maison se doibt rendre le maistre.

Avons-nous moings de cueur que nos prédécesseurs
Qui surent des Romains, maistres et possesseurs
De la France, abaisser l'orgueil et l'arrogance?
Ilz combatoient alors de braves champions;
Nous avons seulement affaire à des coyons :
Un vray filz suit tousjours du père la vaillance.

Que me diroit quelcun que, à faulte de cueur,
Le Roy, des estrangiers, se dict le protecteur.
Se ruer doncq contr'eulx est rebelle se rendre.
Je respondz que celuy ne peult se rebeller
Qui s'arme contre ceulx qui nous viennent foller :
Défendre le subject est le Prince défendre.

Si la Justice, en France, avoit quelque vigueur,
Et que la loy ne fust, comme elle est, en langueur,
Il ne fauldroit, pour nous, aultre force plus grande.
Mais si nous désirons ces harpies chasser,
Il fault aultre moyen que la loy pourchasser:
La loy n'a poinct de lieu, quand la force commande.

Au temps que ces Messers vindrent premièrement
On les pouvoit chasser dehors facillement;
Au faire ne manquoit, sans plus, que bon couraige.
Maintenant que chascun de nous a le voulloir,
Je crains que nous n'ayons la force et le pouvoir :
Tousjours, tousjours trop tard la France devient saige.

HUITAIN A SA DAME

Aussi tost on verra la profondeur de l'onde,
Sans le peuple escaillé; et le céleste corps
Sans mouvements divers, sans différendz accordz ;
Et, sans feuz estoillez, ceste machine ronde;

Aussy tost on verra, sur la rive inféconde,
Cuillir, à pleines mains, de Cérès les trésors,
Que le Destin plus fier puisse, par ses effortz,
M'empescher de louer ton nom par tout le monde.

DIXAIN A LA MÊME

Malgré tous les destins et malgré ta rigueur,
Jusqu'après le trespas te seray serviteur.
Je immolle mon cueur, victime en sacrifice;
Et suis tellement tien que j'ayme mieulx mourir
En servant ta beaulté, que mil ans me nourrir.
Esloigné de tes yeulx, en royalle délice,
Le mallade languit; aussy faict l'amoureulx.
Rien qu'un poinct à tous deux au monde ne peult plaire:
L'un n'attand que la mort; l'autre vit langoureulx;
Et tous deux vont cherchant ce qui leur est contraire.

SONNET DE LA DAME A SON AMI

Plaine d'un fâcheux soing et de mélencolie,
Je vous mauditz, mes yeulx, qui, pour voz seuls plaisirs,
Ayant lasché la bride à mes libres désirs,
Avez, si caultement, ma liberté ravie.

Mais quand je recognois que m'avez asservie
En un lien si parfaict, j'honnore mes soupirs,

Et colloque mon nom pour estre des martirs
D'une divinité, qu'avez si bien choisie.

Je tiens donq cher mon mal, cognoissant que l'honneur
Ne se peult acquérir qu'en peine et en labeur;
Ainsy les sainctz martirs au ciel ont gaigné place

Pour avoir enduré tous leurs maulx constamment.
Et moy, souffrant pour vous passion et tourment,
Je prétendz d'acquérir vostre faveur et grâce.

HUIT QUATRAINS A SA DAME

Aultre que toy je ne puis estimer :
Voillà pourquoy aultre que toy je n'ayme.
Si je pouvois aultant m'aymer moy-mesme,
Que je te fais, je ne pourrois t'aymer.

Non, non, m'aymant, non, ne t'estimeray
Comme je fais. Mon amour a naissance
De ta vertu : d'elle est son accroissance :
Et, pour m'aymer, encor je t'aymeray.

Mais me voyant, en t'aimant, consommer
Et endurer une doulleur extresme,
Si je n'aymoys d'une amitié si ferme
Que je te fais, je ne pourrois t'aymer.

Si ferois-je, car je consommeroy
Tant de doulleurs par une accoustumance
Que j'en auroys une doulce allégence;
Et, pour m'aimer, encor je t'aimeroy.

Accoustumé, quand je pourroy charmer
Tant de doulleurs qui travaillent mon âme,
Voyant qu'en rien n'augmenteroit ta flamme,
Non, non, mon cueur, je ne pourrois t'aymer :

Plus que jamais, car je me charmeroy
D'un doux espoir. Il a telle puissance
Qu'il tient noz cueurs soubz son obéissance;
Et, pour m'aymer, encor je t'aymeroy.

ÉPIGRAMME

Si, dessus voz lèvres de roses,
Je voidz mes liesses descloses,
Mon esprit, ma vie et mon bien,
Vous ne pouvez me les deffendre.
Partout le mien je puis reprendre;
Il fault que chascun ayt le sien.

AULTRE ÉPIGRAMME

Je voullu baiser ma rebelle.
Riant, elle m'a reffusé;
Et après, sans penser à elle,
Tout en pleurs, elle m'a baisé.
De son dueil vint ma joyssance;
Son ris me rendit malheureulx :
Voillà que c'est; un amoureux
A du bien, quand moins il y pense.

ODE A MAGDELEINE

Puisque la saison du printemps
Faict trop plus les hommes contans,
Lorsque la terre elle collore,
Que l'esté ne l'hivert encor,
Il nous fault cultiver le fruict
Que le gay printemps nous produict.
Là donc, ma mye Magdalaine,
Puisque le vent de ton aleine
Semble un zéphire doucereulx,
Anime un baiser savoureulx
Et souffle, dedans ma poictrine,
Ta délicatesse divine.
Baise-moi tout beau, bellement;
Baise moi collombellement,

Ma belle petite Dionne,
Ma belle petite mignonne;
Mignonne que j'aime tropt mieulx
Que la lumière de mes yeulx.
Tant et tant de tes mignotises,
De tes mignottes mignardises,
Cupidon, l'archerot vollant,
Me va nuict et jour affollant.
Baise-moy [donc] et ne diffère,
Pour craincte des yeulx de ta mère.
Nous regardant, elle (se) soubzrit
Se soubzriant, elle se nourrit,
Si fort et doulcement est forte
La doulce amitié qu'elle nous porte.
Rien n'est plus doux que l'amitié,
Vivans l'une en l'aultre moictié
Et menans une douce guerre :
C'est un vray paradis en terre.
Là donq puisque je vis en toy,
Vis, je prye, mignonne, en moy;
Et, vivans ainsy pesle-mesle,
Dressons une douce querelle.
Tu donras, du doz de ta main,
Mille doux coups dessus mon sein;
Et je me deffendray folastre,
Jusqu'à te voir lasse de battre.
Puis, t'enlevant entre mes bras,
Je ne me contenteray pas

De cent baisers pris d'une *file;*
Mais en prendray plus de cent milc,
Saoulant à mesme mon désir;
Et, te laissant à ton plaisir,
Tu t'enfuiras, comme mutine,
Par derrière quelque courtine.
Et là, me dépitant plus fort,
Desdaigneras tout mon effort
Jusqu'à ce que je te rebaise,
A cette fin que je t'apaise;
Et affin que j'apaise aussy
Le doux tourment de mon soucy.

SONNET A LA MÊME

Mignonne, levez-vous! Vous estes paresseuse.
Jà la gaye allouette au ciel a fredonné;
Et jà le rossignol doucement jargonné,
Dessus l'espine assis, sa complainte amoureuse.

Debout donq! Allons voir l'herbelette perleuse,
Et vostre beau rozier de bouttons couronné,
Et voz œilletz aimez auxquelz aviez donné
Hier au soir, de l'eaue, d'une main si soigneuse.

Hier, en vous couchant, vous me feistes promesse
D'estre, plus tost que moy, ce matin, esveillée;
Mais le sommeil vous tient encore toute sillée.

Ha, je vous puniray du péché de paresse;
Je vas baiser voz yeulx et vostre beau tétin
Cent foys, pour vous aprendre à vous lever matin.

SONNET A LA MÊME

Amour, estant marry qu'il avoit ses sagettes
Tiré contre ma mye et ne l'avoit blessée,
Par despit, dans un boys, sa trousse avoit laissée,
Tant que pleine elle fût d'un bel essaim d'avettes.

Jà, de leurs picquerons, ces captives mouchettes,
Pour avoir liberté, la trousse avoient percée
Et s'enfuyoient, allors qu'Amour l'a renversée
Sur la face à ma mye et sur ses mammelettes.

Soubdain après qu'il eust son carquoys deschargé,
Tout riant sautela, pensant estre vengé
De celle à qui son arc n'avoit sceu faire oultraige.

Mais il rioit en vain; car ces filles du ciel,
En lieu de la piquer, baisans son beau visaige,
En amassoient les fleurs et en faisoient du miel.

Gentille, JE GE me domine l'âme[1].

---

[1] Dans le manuscrit, il y a : *Gentille, Je Ge me domine l'âme*; mais *Je* est barré comme nul. En effet, *Je* était bien ce qu'il fallait pour l'orthographe: mais *Ge* était était nécessaire pour que l'ana-

DOUZE SIXAINS A SA DAME

Par trop d'aise ou par trop d'ennuy,
Nous voyons plusieurs, aujourdhuy,
Désirer changer de semblance
Et vivre en cest ardant désir,
Pour durer plus en leur plaisir
Ou pour moins sentir de souffrance.

Quant à moy qui sens, nuict et jour,
Le fiel et le miel de l'amour,
Je vouldrois estre la dorure
Que sur vostre chef vous portez,
Pour mieulx contempler les beaultez
De vostre blonde chevelure.

Je vouldrois estre d'habondant
La perle que je voy pendant
Au bout de vostre belle oreille,
Pour plus commodément pouvoir
Vous faire le secret sçavoir
De mon amitié non pareille.

Je vouldrois estre le collet
Qui, sur vostre sein grasselet,

---

gramme du nom de la maîtresse Magdeleine Le Gentilhomme (ou il y a deux *G*) fût correct.

Couvre ces deux tétons d'ivoire,
Pour avoir l'heur de les toucher
Et pour pouvoir mieulx empescher
Qu'aultre n'eust part en ceste gloire.

Volontiers je serois encor
Ceste belle seinture d'or
Qui les flancz vous ceint et vous lie,
Pour estroittement vous lier
Et vous[1] garder de m'oblier,
Non plus que je ne vous oblie.

Je vouldrois estre un orellier,
Affin de vous voir sommeiller;
Et si vouldrois estre une mouche
Quant, en esté, vous sommeillez,
Pour mieulx baiser les beaulx œilletz
Qui sont autour de vostre bouche.

Je vouldrois estre transformé
En quelque beau gand parfumé,
Pour baiser souvent, à mon aise,
De vostre main les doigtz pollis,
Les doigts molz et blanc comme lis
Qui me font dieu quand je les baise.

---

[1] Il y a « pour » dans le manuscrit.

Je vouldrois estre le miroir
Où vous vous esbattez à voir
Les beaultez de vostre visaige,
Afin que je joysse mieulx
Des doux regardz de vos beaulx yeulx,
Dont vous m'enflammez le couraige.

Voulontiers je serois aussy
Le busc que vous portez, ainsy
Que sur l'estomach on les porte,
Afin que je fusse en ce poinct
Attaché tout le jour, et joinct
Avec vous d'une amitié forte.

Je vouldrois, puis, que Dieu voullût
Que je devinsse vostre luth,
Vostre cistre ou votre espinette,
Affin, quant vous voudriez sonner,
Que vous n'oyssiez résonner
Qu'*Allégez moi, plaisant Brunette!*

Enfin je vouldrois devenir
Une puce pour me tenir,
Toute la nuict, dans vostre couche;
Afin de librement tenter
Si vous me vouldriez contenter,
Sans m'estre jamais plus farouche.

DEUX SIXAINS SUR LA CONSTANCE

Quand j'espreuve, en aymant, les rigueurs d'une dame,
Qui, jeune et sans amour, se mocque de ma flamme,
Et demeure cruelle au son de mes doulleurs,
Ferme, je continue et souffre en patience,
Espérant à la fin, par ma persévérance,
Caver son cœur de roch, amolli de mes pleurs.

Tant plus une entreprise est haulte et malaisée,
Plus, en la poursuivant, mon âme est ambrasée.
La peine et la longueur ne me peult retenir.
Contre tous les malheurs j'opose ma constance;
Et, pour m'encouraiger, il suffit que je pense
Que nul aultre que moy espère y parvenir.

SONNET D'AMOUR

Celle qui de mon mal ne prend point de soucy,
Comme si de ses yeulx il n'avoit pris naissance,
Se rit de mes douleurs, si tost que je commence
A me plaindre, en pleurant, de son cueur endurcy.

J'ay beau m'humillier et luy crier mercy
(Mercy de l'aymer trop, car c'est ma seulle offence),

Elle en est plus rebelle et se plaist, que je pense,
Qu'un couraige si fier ne peult estre adoucy.

Ce n'est pas toutes foys ce qui plus me tourmente;
Car sa rigueur m'est douce et mon mal me contente,
Voyant mes beaulx vainqueurs, ses yeulx, que j'ayme
[tant.

Je me plains seullement de voir que la cruelle
Ne croit pas que je l'ayme et m'apelle inconstant,
Ou dit que mes ennuis viennent d'aultre que d'elle.

EXTRAICT DE PLUTARQUE

Qu'est-ce et que n'est-ce que de l'homme?
C'est l'umbre du songe, d'un somme.

Quand tu seras, par les Dieux, visité
De la doulleur de quelque adversité,
Suporte-là en patience doulce,
Modestement; et poinct ne t'en courrouce.

Dame Vénus est ores mon desduict,
Et de Bacchus le breuvaige me duict;
Les dons aussy des Muses. Car ce sont
Les poinctz qui vivre en plaisir l'homme font.

Cupido, venant à semer
Un gratieulx désir d'aimer,
Au cueur de l'homme saige assemble
L'honneur et le plaisir ensemble.

Plorer convient celluy qui sort du ventre,
Pour tant de maulx auxquelz naissant il entre,
Et convoyer au sépulchre le mort
Qui des travaulx de ceste vie sort ?

En faisant tous d'aise signe et de joye,
Et bénissant de son départ la voye.

Pas engendré ne t'a le père tien
Pour, en ce monde, avoir, sans mal, tout bien.
Il fault sentir aulcunes foys liesse
Et quelques foys aussy de la tristesse.

N'ayez le cueur de jamais à personne
La pauvreté reprocher, que Dieu donne.

QUATRAINS SUR LA PERSÉVÉRENCE

Vous l'avez dit, mauvaise,
Que je suis vostre rien :
Vrayment je le veulx bien ;
Et si j'en suis bien aise.

Rien est plus qu'on ne pense :
Le trop et le beaucoup,
Quelquefois tout à coup,
Tombent en décadence.

Tout est de sa facture,
Car de rien tout fut faict;
Et, quand tout est deffaict,
Il reprend sa nature.

Ainsy vous serez mienne,
Puisqu'il fault nommément
Qu'à son commencement
Toute chose revienne.

SUR UN PORTRAIT

Si, de mille vertuz, la splendeur et la grâce
Ne se lisent aux traictz escriptz en ce portraict,
Veu qu'on les void au front et painctes sur sa face,
C'est la faulte du painctre et non pas du suget.

AUX AMANTS DÉSESPÉRÉS

Amans, qui souhaittez les désers pour mourir,
Qui conjurez la mort et qui vouilez périr,
Qui vous dittes espris d'une flamme divine,

Estes-vous insensez ! Quoy, ne sçavez-vous pas
Que le plaisir finit avec[que] le trespas,
Et que la mort corrompt ce que l'on s'imagine.

Las ! Que je suis contraire à voz affections !
Aymant, comme je fais, je tais mes passions ;
Nul ne sçait mes desirs ; je cache mon envye.
Modeste en mes pensers, je n'espère jamais
Plus hault que je ne doibz. Ainsy mourant en paix,
Je retarde ma mort et bien heure ma vie.

Je doubte que trespas me ravisse les ans
Et m'oste le loisir de parfaire mon temps
En ce siècle d'amour, en ce plaisant martire,
En ce feu doux bruslant, qui m'art et me nourrit,
Qui me faict vivre heureux, me blesse et me garit,
Me conduit à la mort et tousjours m'en retire.

DIALOGUE

ENTRE L'AMANT ET LA MAÎTRESSE

Lorsque le feu, qui consomme mon âme,
Doibt tesmoigner d'adoucir son ardeur,
Par ta froideur tu redoubles sa flamme.

Puisque le feu est cause du malheur
Dont tu te plains, je veulx, par son contraire,
L'amortissant, secourir ta langueur.

Sentant l'effort du froid, son adversaire,
Plus vivement il s'embrâse dans moy
Dont je ne puis, ni ne le veulx distraire.

Si tu as mal, ne vient-il pas de toy ?
S'il vient de toy, n'est-ce pas grand'manie
Que de produire un ennuy dedans soy !

Mais le doux nœud du désir qui me lie,
Me retenant au feu de tes beaulx yeulx,
C'est l'ennemy du repos de ma vie.

Ton ardeur vient d'un désir ocieulx,
Toy-mesme puis diminuer tes peines,
Laissant languir ce penser soucieulx.

De tes beaultez naist l'amour en mes vaines ;
Ou, si l'amour est enfent de désir,
Le désir naist des beaultez inhumaines.

Fière beaulté, qui as toute puissance
De secourir mon feu ou l'empirer,
Soit bien ou mal qu'aporte ta présence,
Je ne sçaurois aultre ardeur désirer.

SONNET A SA DAME

Doulce moitié, je veulx un grand secret te dire.
Obéissant aux lois de l'Archerot vainqueur,
Ne me sois plus cruelle, allège ma doulleur;
Et me fais joyssant du bien que je désire.

Monstre-moy le chemin du but auquel j'aspire;
Oste-moy de l'ennuy qui nourrist ma doulleur.
Je n'en puis plus, hélas! si ta douce faveur,
Attaincte de pitié, n'adoulcit mon martire.

Favorise, Maistresse, à l'amour qui m'anime;
Oblie tes rigueurs. Ne fais-tu point d'estime
Voir mourir langoureulx un si fidel amant?

Tu en serois blasmée, à jamais rigoureuse.
Resjoyssons-nous donq en la vie amoureuse,
Et faisons de mes vers le beau commencement.

SONNET

SUR LES MIGNONS DE LA COUR

Je me ris quand je voys tous ces jeunes guerriers
Qui, marchant bravement, de façon effrontée,
Se ventent, par discours et d'une voix fardée,
Combattre un escadron de mile pistolliers.

Je me ris quand je voy ces rudes chevaliers,
Tous ces beaux Adonis de la belle chambrée,
Se promettans l'honneur de conduire une armée,
Ou bien un régiment ou des chevaulx-légiers.

Mais je riray bien plus, si l'on vient aux effectz,
Quand je les verray tous, bien battus et desfaictz,
Retournans au logis comme douces pucelles.

Allors je leur diray : « Mes Mignons de la court,
« Retournez à Paris : qu'on vous fasse l'amour,
« En frisant vos cheveux, comme des damoyzelles. »

CINQ SIXAINS SUR L'AMOUR

Un amant qui s'embrase aux beaulx yeulx d'une dame,
Qui, de pareille ardeur, se consume et s'enflamme,
Que doux est son martire et que doux son flambeau !
Mais il aspire aussy de vouloir faire voille
Proche de la clarté des yeulx de son estoille :
Les ombres de l'Amour luy servent de tombeau.

L'on ne sçauroit aymer, sans pleurs et sans allarmes ;
Mais un traict de pitié vault mieulx que mille larmes,
Que mil[le] feuz ardans où l'amant est réduict ;
Un seul plaisir vault mieulx que cent mille ruynes ;
Une rose, en amour, vault mieulx que mil espines :
Mais l'amour, sans plaisir, est un arbre sans fruict.

Quant l'amour a le traict d'une beauté choisie,
Il tire droict aux yeulx, puis à la fantasie.
Et puis en sang commun dont il veut s'emparer,
Poursuivant sa victoire, il dresse une surprise
En l'âme, où le brasier de noz désirs s'atise:
Aymer, donq, proprement ce n'est que désirer.

Le désir court toujours à la chose possible,
Afin que, la pouvant, il s'en rende paisible.
De la puissance après l'espérance nous poinct.
Ceste espérance, enfin, quelque effect se propose :
Si bien que je conclud que ce n'est qu'une chose :
Amour, désir, puissance, espérance et le poinct.

L'Amour, sans la faveur, ce n'est rien que complainctes,
Que courroux, que fureurs, que masques et que fainctes,
Que doubtes, que soupçons, qu'une confusion,
Un air plain de tempeste, une jalouse guerre ;
Mais, si l'on veult laisser l'oraige et le tonnerre,
Qu'on joysse sans plus ; c'est la perfection.

QUATRE SIXAINS A SA DAME

C'est à tort que l'on dit que nous sommes muables.
S'il est vray, croyez-moi, vous en estes coupables ;
La faulte en est à vous ; vous rompez le lien.

Un chevalier errant cherche son avanture.
Le plaisir est le poinct qui faict que l'amour dure ;
Ce n'est pas la rayson que l'on serve sans rien.

Le painctre qui osa, le premier, entreprendre
De paindre Amour, ung dieu, nous voullut faire entendre
L'effort et le pouvoir de sa divinité.
Les dieux sont immortelz, d'éternelle durée ;
Il fault qu'à tout jamais l'amour soit asseurée.
Mais joyr est le poinct de l'immortalité.

Ne vous plaisez doncq poinct, en ma peine amoureuse,
De me voir tormenté, de m'estre rigoureuse ;
Vous rompez mes desseings et ma trame au millieu.
Eh ! Que pensez-vous faire en vous monstrant cruelle ?
Vous luy voullez oster sa nature immortelle.
Las ! Quelle cruaulté, faire mourir ung dieu !

L'amour, sans le plaisir, se nourrit d'espérance :
L'espérance, de peur ; la peur, d'impatience.
L'impatience après ameyne un changement.
Le changement soubdain se faict d'ingratitude.
Et puis, de l'incertain, s'ensuit l'incertitude.
Le plaisir luy doibt donc servir de fondement.

CINQ SIXAINS A SA DAME

Peste d'Ingratitude, il me plaist qu'on t'apelle
Le poison de l'amour, le glaçon qui le gelle,
Semence de desdaing, nourrice de doulleur,
Mère de cruaulté, fille d'outrecuidance,
Racine de discorde et source d'obliance,
Ruyne des amans, enfer de leur malheur!

Je blasme infiniment ung erreur ordinaire
De croire, si l'on veult, d'ung amour se deffaire
Quand ne fault seulement que donner à plaisir.
Si l'amour est désir, le désir, qui demeure
Tousjours enraciné, le garde qu'il ne meure;
Et l'amour vit tousjours tant que vit le désir.

Je croy qu'il n'y a rien au monde qui nourice,
Qui retienne si fort l'amant à son service,
Que le bien espéré du plaisir, quan il vient.
Toute beaulté ne sert, en ce feu, que d'amorce;
La joyssance, après, la nourrit en sa force;
Et, l'ostant, vous ostez le boys qui l'entretient.

Aussy que les saysons toujours se renouvellent,
Tout ainsy mes désirs, l'ung l'autre, se rapellent,
Et reviennent tousjours en leur premier effort.

Voz yeulx si pleins d'ardeur en mes désirs s'allument,
Font que mes chaudz désirs jamais ne se consument;
Si bien qu'ils ne mourront jamais que par la mort.

Mes désirs allumez sont les feux de mon âme.
Mon âme est immortelle; immortelle est sa flamme
Dont je sens, en mon cueur, ces désirs, ce mourir.
Ostez doncq ce soupson, ceste fascheuse craincte
De voir, ung jour, ma flamme et mon ardeur esteincte;
L'espoir et le plaisir l'engardent de mourir.

L'HONNEUR ET L'AMOUR

Les mariniers, battuz des flotz et de l'oraige,
Au plus fort du travail, l'espoir, qui les soulaige,
De revoir leurs maisons, les faict vivre contans.
Le laboureur travaille et reprend, sur la plaine,
En la belle saison, l'usure de sa peine.
Et les seulz amoureulx seront-ils sans primtemps ?

Ne vous donnez jamais tant d'honneur et de gloire
D'aymer rien en ce monde. Il ne fault rien en croire;
Ou bien, si vous aymez, l'amour est imparfaict.
Las ! Comment voullez-vous que j'aye cognoissance
Que vous me voullez bien, que par la joyssance ?
Il fault bien que l'amour se descouvre à l'effect.

Je sçay que vous mettrez en avant, pour excuse,
L'honneur contre l'amour ; mais ce n'est qu'une ruse.
Car l'amour et l'honneur ne sont poincts différans.
Les saiges jugent bien que ce n'est qu'artiffice,
Ung masque desguisé de vertu sans le vice,
Et ung lacet trompeur qu'on tend aux ignorans.

Ce mot d'honneur me plaist, beau mot et agréable,
Si l'effect de ce mot n'en estoit mizérable,
Cause de mil ennuis qui vous vont décevant ;
C'est ung mot seulement qui se trouve en la bouche.
Mais le plaisir se void, se sent ; et, s'il se touche,
Le plaisir est ung corps ; et l'honneur n'est que vent.

Je faulx : ce n'est point vent. C'est quelque chose encore,
Qui est moins que du vent et si mieulx nous dévore,
Prend nostre aise et nous trompe, ennemy de tout bien.
Qu'est-ce donq que l'honneur ? Ung rien qu'on s'yma-
Ung rien qui a de rien sa première origine, [gine,
Bref, pour dire en ung mot, l'honneur est moings que
[rien.

Et ce rien, moins que rien, une chose incogneue,
Ung songe, ung fantosme, ou bien une nuée.
Une ombre, dedans l'air, sert d'espouventement ;
Comme ung petit enfent qui, dessoubz la nuict sombre,
S'espouvente aussy tost qu'il regarde son umbre.
Mais la faulte nous vient, faulte de jugement.

Je me sens travaillé quelques foys de cognoistre
Que c'est, quel corps il a, pour le faire paroistre ;
D'où vient que ce pipeur trompe nostre bonheur.
A la fin, j'ay cogneu que l'honneur qu'on apelle
Est la discrétion d'un serviteur fidelle :
Et taire, après le faict, voillà le poinct d'honneur.

La femme, à mon advis, est simple et ignorante
De perdre et délaisser ung bien qui la contante,
Soubz ung espoir menteur d'ung honneur simulé.
Qu'elle choisisse amy discret, fidel et saige ;
Et jamais ne perdra son premier avantaige.
Péché n'est plus péché quand il est bien celé.

TAYLOR INST. OXFORD

Comme on void qu'un soldat, thimide de nature,
Pour gaigner ung renom, se gette à l'avanture,
Achepte par sa mort le péril des combatz,
Vous bannissez ainsy le plaisir et la vie
Pour ung pauvre renom où l'honneur vous convie.
L'honneur se vend tropt cher, s'il coste le trespas.

Que je ne soys discret, que je n'aye conduicte
En l'ardeur qui me pousse a si belle poursuitte,
Je n'ose pas me plaindre en ma captivité.
Je sçay priser ung bien ; je sçay ce qui regarde
Le poinct de vostre honneur, comme il fault qu'on le
Qui sçait garder ung bien, il l'a bien mérité. [garde.

Et si je puis encor me donner la louange
Que je ne fuy rien tant en amour que l'eschange,
Aultant ferme en amour comme je suis discret,
Je ne suis pas de ceulx, quand on les favorise,
Qui s'en vont publier incontinant la prise.
La coronne d'amour, ce n'est que le secret.

Je sçay bien comme il fault, d'une façon discrette,
Feindre, dissimuller une amitié secrette ;
Je sçay faire du libre et avoir mille fers,
Et lorsque vous m'aurez conduict sur le rivaige,
Oh ! alors je plaindray ma perte et mon nauffraige ;
Et de mon paradis je feray mille morts.

Las ! Permettez-moi donc, Madame, que j'hérite
Du loyer qu'en amour justement je mérite.
C'est la seulle espérance où l'amour me conduict.
Ceste si grand'beaulté, guide de ma pensée,
Avec ung repentir sera bientost passée.
Il n'y a si beau jour qui n'arrive à sa nuict.

STANCES

[illegible] qu'il est malheureux
[illegible] yeux rigoureux,
[illegible] qu'il se [illegible]

Ses malheurs asseurez, aussy tost qu'il est pris,
De feuz, de fers, de pleurs, de plainctes et de cris :
Car aymer et souffrir est une mesme chose.

Je voy devant mes yeulx mon malheur préparé.
Mais ce cruel amour m'a si fort esgaré,
Vaincu, gesné, surpris d'une si doulce amorce,
Que, si je veuille ou non, je ne puis eschapper ;
Et, aveugle qu'il est, je ne le puis tromper.
Contre une déité que nous sert nostre force !

Je veulx m'encouraiger, armer ma volonté.
Il m'advise soubdain que je suis si dompté
Que je ne puis laisser ma première entreprinse.
Je veulx, je ne veulx pas ; je va, je me retiens ;
J'ayme, je n'ayme rien ; je m'enfuy, je reviens.
Quoy que ce soit aymer, c'est perdre sa franchise.

Ainsy qu'un prisonnier, qui se sauve la nuict.
De chemin en chemin, il va où le conduit
Son malheur, son destin, son démon ou sa craincte.
Après ung vain travail, il se treuve, au matin,
Aux sentiers recogneuz de son premier chemin.
Amour n'est-il pas donc ung tyran de contraincte!

Les discoureurs d'amour ont souvent agité
Si l'amour qui nous poinct vient de nécessité
Ou d'une volonté de désir enflammée,

Si ceste affection ce faict par jugement,
L'on en peult faire ainsy que d'un accoustrement.
Mais qu'est-ce de ce feu qu'une umbre de fumée!

Mais après si je dis que si l'affection
N'a pour son fondement que la discrétion
Et que la volonté libre et habandonnée,
Dont vient donq que l'on dit qu'un amant arresté
Est hors de sa puissance et de sa liberté?
Enfin ce n'est amour que nostre destinée.

Tousjours la volonté se conduit du plaisir;
Les douceurs, les plaisirs attirent le désir;
Et le désir poursuit le point qui se peult faire.
Mais je sens que l'amour, tiran de mon debvoir,
Faict que mes haultz désirs sont hors de mon pouvoir.
Et puis dittes qu'amour c'est chose volontaire.

STANCES A SA DAME

Je fais ce que je puis pour ne vous aymer plus;
Je metz devant mes yeulx voz rigueurs, voz reffuz,
Vos desdaings, voz mespris. Mais ce que j'ymagine
De rigueurs, de desdaings, de reffuz, de mespris,
Pensant esteindre en moy le feu qui m'a surpris,
Sont aultant de forneaulx où mon amour s'affine.

Quand je ne vous voy poinct, hélas! pardonnez-moy,
Je dis que ce n'est rien des beaultez que je voy;
Je veulx tromper mes yeulx d'une douce mensonge.
Et puis, si je vous voy, soudain je m'en desdis;
Je voy des cieulx ouvertz, je voy des paradis.
Vous diriez qu'au matin je m'esveille du songe.

Soyez douce, cruelle, ainsy que vous vouldrez;
Blessez, tuez, bruslez; jamais vous n'esteindrez,
Par vos dures rigueurs, l'ardeur qui me domine.
Je suis tant plein d'ennuy, je suis tant asseuré,
Que je me tiens contant d'avoir bien enduré.
Mon amour prend vigueur de sa propre ruyne.

Je m'obliray plus tost que de vous oblier;
Je ne pense qu'en vous qui m'avez sçeu lier.
Ma pensée est en l'âme, et mon âme n'est faicte
Que de vous ou d'amour; si bien que je [ne] puis
Ny mon âme ne peult pencer qu'à mes ennuis.
Ou ce n'est plus mon âme, ou elle est imparfaicte.

Je ne vis que par vous; de mes yeulx je me pais;
Je n'ayme rien que vous; sans vous, je me desplais.
Vous estes mon penser, mon âme et mon envie.
Le ciel veult que, sans vous, je demeure imparfaict;
Or, la cause est toujours plus chère que l'effect.
Vostre beauté m'est donq plus chère que la vie

Je ne me puis passer d'aymer, de rechercher,
D'honnorer et servir ce que je tiens si cher,
Tant de perfections, d'une grâce si belle.
C'en est faict pour jamais; je suis trop embrasé.
Pour vous, fors ung seul poinct, rien ne m'est malaisé.
D'ung mal trop envieilly la playe en est mortelle,

Et vous, pour dépiter mon torment trop amer,
Vous dittes que jamais vous ne voullez aymer,
Qu'amour ne vous tiendra jamais sa prisonnière.
Et que deviendra donq ceste belle sayson,
Voz liens, voz printemps, vostre douce prison?
Voz yeulx sont, sans amour, ung soleil sans lumière.

Mon Dieu, que de beaultez et que de pas perduz!
Que de trésors du ciel vaynement despenduz!
Le temps mal employé d'une vayne jeunesse
Où le ciel vous debvoit tant de biens reffuser,
Où libérallement vous en debviez user!
L'avare cache ainsy, soubz terre, sa richesse.

Si je dis que les dieux en demeurent jaloux,
Que le soleil ne luict que pour l'amour de vous,
Et que le ciel, vaincu de voz beaultez, souspire,
Qu'auray-je dit enfin que cela que l'on void?
Mais c'est trop peu louer pour attaindre où l'on doibt.
Ne disant rien du tout, je dis ce qu'on doibt dire.

Je ne veulx rien aymer et non rien mesme voir,
Ny parler, que de vous. Je ne puis recevoir
Aultre traict dans mon cueur d'une nouvelle grâce.
Il fauldroit que le ciel fust quelque estre nouveau,
Pour m'esclairer, au lieu de ce premier flambeau,
Le ciel entier n'est digne de tenir vostre place.

O tourment insuportable!
Tu m'es tesmoin, aujourd'huy,
Qu'il n'y a rien de durable
En ce monde que l'ennuy.

TROIS SONNETS EN UN SEUL

Je veulx quicter	Pour jamais ma maistresse
Toutes amours	En tout temps serviray
Sans m'arrester	A elle je feray
Au commun cours	Librement mon addresse.
Le ciel m'a faict	D'une aultre hardiesse
Serviteur d'une	Oncques je ne seray
Pour tout subject	Et ne me lasseray
De ma fortune	Ayant telle liesse.
Vive l'amant	Qui sert tout en commung,
Qui loyaument	Ayme sans bien aucun,
Se passionne,	Il n'est digne de vivre.

Et qui attand
Ce qu'il prétend
D'une personne

L'espoir qui ne finist
Luy desplaist et luy nuict
On n'est jamais délivre.

Ce triple sonnet est suivi, dans le manuscrit de Jean Palerne, de cinq ou six lignes tellement barrées à la plume qu'on ne peut rien en lire. Nous ignorons l'époque et le motif de cet effacement. Mais le motif peut s'en conjecturer des quatre petits vers qui suivent immédiatement et que nous croyons ne pas pouvoir reproduire.

QUATRAIN POLITIQUE

Flamans, ne vous estonnez
Si Françoys a double nez[1];
C'est par rayson, droit et usaige :
A double nez, double visage.

(Icy se trouvent encore quatre vers biffés et effacés.)

SONNET A L'AMOUR FORGERON

Amour, depuis trois ans, s'est desrobbé des cieulx
Pour estre forgeron; non que forger luy plaise,
Mais pour me tormenter. Il bastit sa fornaise
Au millieu de mon cueur, dont il est envieulx.

---

[1] Duc d'Alençon.

Pour arroser son fer, il prend l'eaue de mes yeulx;
Mes soupirs pour souffletz, et mes veines pour braise.
Mon foye est son enclume, où il forge à son aise,
Sans jamais se lasser, mille traicts envyeulx.

Las! D'une lime sourde, il ronge ma pensée;
D'un espoir il pollit ma misère passée;
Et à la folle attente il attache mes maulx.

Mais encor, que pis est, ce forgeron peu saige
Dedans mon pauvre cueur faict son apprentissaige;
Et, des faultes qu'il faict, j'endure les travaulx.

QUATRAIN

QUI FUT ANTIENNEMENT ORDONNÉ EN UN CONCILLE ESTRE ESCRIPT AU DESSOUBS DES IMAIGES

Ce que l'imaige enseigne est Dieu et non l'imaige.
Regarde-la, Passant, et honore, en ton cueur,
Non la pierre ou le boys (car ce n'en est l'usaige),
Mais ce qu'elle te monstre, haultain et plein d'honneur.

A MONSIEUR DE CHANVALLON [1]

Ce n'est plus Hélicon, ni le mont de Parnasse,
Où se vont, nuict et jour, reposer les Neuf Sœurs;

---

[1] Les seigneurs de Chanvallon ou Champvalon étaient une branche de la famille de Harlay.

Ores un Chanvallon possède leurs douceurs.
C'est luy seul mainctenant où gist toute leur grâce.

Leurs plus rares beaultez sont painctes en sa face;
Leur vertu se peult veoir en ses haultes valleurs;
Au marbre de son front, leurs célestes faveurs;
Et leur grâce, au bonheur de tout ce qu'il pourchasse.

Puisse donq la beaulté, la vertu, la faveur,
Que puisse des Neuf Sœurs la grâce et le bonheur,
De guider Chanvallon d'une si seure escorte.

Que jamais la grandeur ne te puisse laisser;
Et si Fortune mesme y vient pour t'offencer,
Que, contre son effort, ta main soit la plus forte.

De Magdelayne la beaulté
M'a bien dix mil escus cousté.

PASQUINS (SATYRES)

DES MIGNONS DE LA COURT

C'est assez chanté de l'amour,
Il faut qu'une nouvelle corde
D'un ton plus piquant nous accorde
Les indignitez de la Court.
Car, chantant un accord semblable,

L'on n'est pas toujours agréable
De toutes espèces d'humeur.
L'abeille le doux miel compose
Du thin, du lys et de la rose,
Et non toujours des mesmes fleurs

Ainsy qu'au primtemps, bien souvent,
Une saison mal tempérée,
Pour nostre malheur, faict et crée
Un trop chault et humide vent,
La chenille et la sauterelle,
Enyvrées de l'herbe nouvelle,
De fleurs et de boutons naissans;
Qui, bestes de tout inutilles,
Rongeant l'espoir des champs fertilles,
Donnent la fain aux paisans.

Tout ainsy les trop libres loix
De nostre serve esclave France
Ont permis de prendre accroissance,
Autour de noz Princes et Roys,
Par une vengence divine,
A une petite vermine
De Mignons, venuz en trois nuictz,
Qui, comme la chenille, paissent
Nos fleurs, si tost comme elles naissent,
Et mangent en herbe noz fruictz.

Nostre *Roy*[1] doibt cent millions;
Et fault, pour acquicter les debtes
Que Messieurs les Mignons ont faictes,
Rechercher les inventions
Du nouveau Tiran de Florence,
Et les practiquer en la France.
Mais avant que l'argent soit prest,
Monsieur le Mignon le consomme,
Et faict l'on party de la somme
A cent pour cent, pour l'intérest.

Et cependant que le lien
De ces tirannicques gabelles
Et les faictz des dances nouvelles,
Que nous invente l'Italien,
Cruellement serre et accable
Le pauvre Françoys misérable,
Ces beaulx Mignons prodiguement
Se veaultrent dedans les délices,
Et, peult estre, dedans telz vices,
Qu'on ne peult dire honnestement.

Leur parler et leur vestement
Se void tel qu'une honneste femme
Auroit peur d'en recevoir blasme,
En usant si lascivement.

---

[1] Le mot *Roy* a été volontairement couvert d'encre.

Leur œil ne se trouve à son aise
Dans le long reply de leur fraize.
Desjà le froment n'est plus bon;
Et fault, pour façon plus exquise[1],
Faire du rys leur amydon.

Leur poil est tondu par compas
Et non d'une façon pareille;
Car, en avant, depuis l'oreille,
Il est long; et, derrière, bas.
Il se tient droict par artiffice
Et une gomme les hérisse
Ou retort leur poil reffrizé;
Et dessus leur teste légière,
Un petit bonnet, par derrière,
Les monstre encore plus desguizez.

Je n'ose dire que le fard
Leur soit plus commung qu'à la femme
(J'aurois peur de leur donner blasme);
Et qu'entr'eulx ils pratiquent l'art
De l'impudicque Ganimedde.
Quant à leur habit, il excedde
Leur bien à un plus grand encor,
Car le Mignon, qui tout consomme,
Ne (se) vest plus en gentilhomme,
Mais comme ung prince, de drap d'or.

[1] Il manque, dans ce dizain, un vers rimant avec *exquise*.

Pensez-vous que ces vieulx Françoys
Qui, par leurs armes valleureuses,
En tant de guerres dangereuses
Ont faict retentir, aultres foys,
Le bruict espendu de leurs gloires,
Au renom de leurs grandz victoires,
En tant de périlleux hazardz,
Eussent la chemise empesée,
Eussent la perrucque frisée,
Eussent le teinct blanchy de fardz?

Hector ainsy ne s'attintoit,
Ainsi ne s'accoustroit Achilles;
L'ung qui, preux, deffendoit sa ville,
Et l'aultre qui la combattoit,
Ainsy l'Espaignol Alexandre,
Qui ne se sçavoit pas défendre,
S'accoustroit d'un attour mignard;
Et, s'enfuyant au bruit des armes
Et au grand confit des allarmes,
Se cachoit, poltron et couard.

Et touteffoys ce mol troupeau
De faces Ganimédiennes,
Ces âmes Épicuriennes
Qui ne sont qu'un poisant fardeau
Et faiz inutille à la France,

Consomment toute la substance
Du clergé et du noble aussy;
Et le Tiers-État misérable
Gémit du faix insupportable
De ces prodigues sans soucy.

Les premiers et plus grands honneurs,
Deubz aux antiens capitaines
Pour la coronne de leurs peines,
Sont pour ces délicatz seigneurs
Qui joyssent de leurs délices;
Et ce pour guerdon de toutz vices
De l'honneur par vous mérité.
Que vous sert d'aller à la guerre,
Puisqu'on peut telle grâce acquerre
Par une molle oysiveté.

Les grands biens, à Dieu destinez
Et consacrez à son service,
Sont pour nourriciers de tout vice
Baillez à ces efféminez,
Qui trocquent [et] changent et vendent
Et inutillement despendent
Les biens vouez au crucifix,
Que l'on leur baille en mariage,
Pour guerdon d'ung maquerelaige
Ou de quelque chose de prix.

Et pour pouvoir mieulx contenter
Leur pompe, leur jeu, leur bombance
Et leur tropt prodigue despence,
Il fault, tous les jours, inventer
Nouveaulx impôtz, nouvelles tailles,
Qu'il fault, du prouffond des entrailles
Des pauvres subgectz, arracher,
Qui traynent leurs chétives vies
Soubz les griffes de ces harpies,
Qui avallent tout, sans mascher.

Ouvrez les yeulx, pauvres Françoys;
Voyez un estat misérable,
Vous de qui le nom redoubtable
Faisoit peur aux plus puissans Roys
Et aux nations les plus braves;
Or, mizérables et esclaves
Soubz tels [gens], si vous vous tenez
Et laissez menger la substance
De tous les estats de la France
A ces molz et effeminez.

Et plus n'en dict.

SATYRE POLITIQUE

Sardini et Gondi[1] tiennent en leur puissance
La gabelle et l'impost et le tribut de France.
Le fin d'Ajaceto, par sinistres moyens,
Espuisans nos thrésors, s'enrichit de noz biens.
Birague est faict le chef de toute la justice;
Gonsague et les citez et le peuple pollice;
Et dessoubz le replyz de mainctz grands estendartz,
Strozzy et Dupéron conduisent les soldartz.
Bref, tout est gouverné par la Jacquinerie
Des marranes coyons, nourrissons d'Itallie.
Donques, Françoys sans cœur, ou délibérez vous
De servir au voulloir de ces bougres jalloux;
Ou bien, vous bannissans vous mesmes désormais,
Retirez-vous ailleurs où puissiez vivre en paix;
Ou bien vous armez dor de fer et de puissance[2]
Contre les bourgerrons et leur oultre-cuidance.

[1] Albert de Gondi (maréchal de Retz), né à Florence en 1522. Introduit à la Cour par sa mère, il fut placé près du jeune roi Charles IX, qui le créa premier gentilhomme de sa chambre et grand chambellan. Il reçut en 1573 le bâton de maréchal et suivit au siège de La Rochelle le duc d'Anjou (depuis Henri III), qui, monté sur le trône de France, le combla de faveurs. Il s'agissait de cacher son avidité sous l'apparence de la modération. — Scipion Sardini, banquier italien.

[2] Ou bien *or* vous armez de fer et de puissance.

SONNET POLITIQUE

(1576, en mars.)

Les guerriers, les impostz, les affaires de France
Sont conduicts, sont levez, sont menés à noz yeulx
Par Peron, par Gondi, par Birague odieux,
Sans valleur, sans pitié, sans la juste balance.

La craincte, l'avarice et la lourde ignorance
Du couart, du pillart, du vieil séditieulx
[1]
Nous aporte malheur, pauvreté, violence.

Vous noblesse, vous peuple et vous gens de justice,
Deschassez, saccaigez, envoyez au suplice
Ce poltron, ce larron, ce Millanois sans foy.

Et vous, qui le repoz de ce royaume aimez,
Décorez, deschargez, sainctement refformez
La noblesse, le peuple et le conseil du Roy.

---

1. Il manque, dans ce deuxième quatrain, un vers rimant avec *séditieux.*

COMPOSITION DU BONNET CARRÉ

ENSEMBLE DES VERTUZ D'ICELLUY

Incontinant après que le grand Lucifer
Se veid tomber des cieulx au plus creux de l'enfer,
Il appella tout hault ses diables et leur dict[1] :
« Or ça, mes compaignons, nous perdons le crédit
« Et béneffice heureux que le beau ciel départ;
« Et n'avons seullement qu'enfer pour nostre part.
« C'est nostre propre lieu ; et ne nous fault prétendre,
« Sinon, doresnavant, à mal-faire entreprendre.
« Le péché nous est bon; le bien nous est contraire.
« Il fault donq devers nous tousjours tascher d'attraire
« Quelque pigeon nouveau. Bref, par nostre mallice,
« Fault, par le monde rond, faire régner le vice,
« Abollir la vertu et, d'une estrange sorte,
« Tenir en nostre rang, jour et nuict, la main forte,
« Pour rendre des humains le règne divisé.
« Or voyez ce que j'ay, de grand cueur, advisé.
« Le peuple, en maint endroict, regardant d'aventure
« Nostre façon ydeuse et nostre pourtraicture,
« S'en mocque et rit souvent ; et surtout est tenue
« A desdaing et mespris nostre teste cornue.
« Mais, malgré ces mocqueurs, par tout le monde entier,
« Adorer je feray, de quartier en quartier,

---

[1] L'alternance des rimes masculines et féminines est très fréquemment méconnue dans cette pièce.

« Les cornes tellement qu'heureulx s'estimera
« Celluy qui, les voyant, le genœil fléchira.
« Et sçavez-vous comment? En cest obscur manoir,
« Nous ferons un bonnet de quelque fin drapt noir,
« Bonnet qui, cauteleux, quatre cornes aura,
« Dans lesquelles du tout nostre sçavoir sera :
« Sçavoir, dis-je, infernal, malheureulx et horrible,
« Dont sera gardien ce bonnet si terrible;
« De façon que tous maulx en luy seront comprins,
« Estant ce beau bonnet de nostre enfer le prix;
« Mesmes il sera tel qu'aux plus éminens lieulx
« Il sera révéré et servi comme ung dieu.
« En faisant triompher qui luy obéira
« Et mourir faulcement qui luy contredira.
« Ainsy ce seul bonnet, par son grand maléfice,
« Fera, sans nous péner, cy après nostre office.
« Besoignons donq soubdain et que chacune raige
« S'employe évidemment à ce gaillard ouvraige. »

Lucifer lors se teust; et, sans nulle responce,
Chacun des infernaulx vient à ceste semonce.
Satan bailla soubdain le drap, fin au possible,
Lucifer print l'esguille et poignante et nuisible;
Et les filles d'Orebbe[1] et de la nuit obscure
D'aprester tost le fil prindrent toute la cure.
Le bonnet fut taillé; et chacun d'eulx, à force,

---

[1] Erèbe.

De faire ce bonnet, d'heure en heure, s'efforce.
Tous les esprits malings, jusques au chien portier,
Exerçoient, ce jour-là, l'estat de bonnettier,
Sans qu'aulcun se trouvast, contre l'euvre, estrivant.
Feirent premièrement la corne du devant
Poinctue en aiguillon et mirent en icelle,
Pour honneste ornement, Rapine et sa sequelle.
Larcin, son propre enfant, qui n'espargne personne,
Fut mis, avec sa mère, en la corne félonne;
Et les accompaigna Faulx-Semblant, Sans-Rayson,
Orgueil, Farde-Conseil, Finesse, Trahison,
Cruaulté, Infamie, Horreur, avec Fallace.
Puis après, de grand cueur, sans partir de la place,
Feirent, des deux costez, les deux cornes inicques,
Où furent mises lors mille faulces pratiques.
Celle du costé dextre eust, pour sa part, Envye,
Avec Ambition; et, n'estant assouvye,
Eust encor, de rechef, son Becq, Caquet et Ruse,
Qui ses propres amys journellement abuse;
Avidité, Feinctise, Invention nouvelle,
Avarice, Luxure, Inimitié rebelle,
Opinion perverse, infidelle Promesse,
Desloyaulté, Cautelle, aussy peu que Sagesse.
Et de la corne gauche, avec grande furie,
Prindrent possession trompeuse Menterie,
Vendition de cause, infect Entendement,
Renversement de Droict, Faulx et légier Serment,
Mondanité, Paresse, Injustice, Asnerie,

Falsiffication, vieille Chiccanerie,
Adjournements, Défaulx, Sentences, Contredictz,
Pour brouiller les plus sainctz qui sont en paradis.
Forces Prinses de corps, Appoinctemens à mectre,
Y attirent aussi, avec procès, leur maistre.
Bref tous les meschans tours qu'Enfer eust en caboche,
Furent mis sur le champ dedans ce costé gauche.
Et, dans la grosse corne estant sur le derrière,
Un grand nombre d'esprits de la noire tanière
Se posèrent soubdain. Aussy feirent les raiges
Pour, par leurs martiaulx et vénéneux couraiges,
Défendre ce bonnet, exécuter son ire.
Et, par tout l'univers le garder et conduire.
Ce bonnet donq parfaict, Lucifer le contemple,
Le torne; et, le voyant, luy-mesme de peur tremble.
En prévoyant les maulx qu'il estoit asseuré
Que feroit, quelque jour, ce beau bonnet carré.
Ce faict, feit apporter feu ardent de son gouffre,
En respendant dessus venin mortel et souffre,
Il suffoga [1] très bien ce bonnet malheureulx,
Piroettant autour, encores tout peureux;
Puis, en roullant les yeulx, de sa griffe le touche.
Et dict les vers suyvans, de sa perverse bouche :

« Bonnet, lequel au doigt je monstre
« Bonnet, dis-je, malheureulx monstre.

---

[1] Il suffoqua.

« Bonnet infernal et dampné.
« Sur la terre bien fortuné :
« Bonnet infidelle et inicque,
« Bonnet qui ne veult que praticque.
« Bonnet, l'horreur de tout le monde,
« Bonnet, en qui tout mal habonde,
« Bonnet, des aultres bonnetz dieu,
« Bonnet, qui a le premier lieu
« De toute la rotonde terre,
« Bonnet, qui tousjours fera guerre;
« Bonnet carré, bonnet cornu,
« Qui rendra son voysin tout nud;
« Bonnet, faict à quatre mallices;
« Bonnet, fourré de tous les vices;
« Bonnet non pareil, bonnet fort,
« Qui fera d'un bon droict le tort;
« Bonnet plus poignant que sagettes,
« Avec[que] ses quatre brayettes;
« Bonnet qui, portant nom de saige,
« Jouera si bien son personnaige
« Que les plus grandz l'adoreront
« D'aussy loing comme ils le verront;
« Bonnet, de soy-mesme meschant;
« Bonnet de tous costez trenchant;
« Bonnet rempli de tricherie;
« Bonnet qui, par chiccanerie,
« Rendra maint prudhomme indigent;
« Bonnet amateur de l'argent,

« Bonnet que le terrible enfer
« A voullu luy-mesme estoffer;
« Bonnet menteur, bonnet cryard;
« Bonnet qui fera, par son art,
« Ung jour impossible possible;
« Bonnet fascheux, bonnet nuisible;
« Hardy bonnet, bonnet fantasque;
« Bonnet bon pour aller en masque;
« Bonnet qui sent bien sa marmitte;
« Bonnet qui faict la chattemitte;
« Bonnet qui disnera pour rien
« Et mangera d'aultruy le bien;
« Bonnet pillard, bonnet fort chiche;
« Bonnet, sur tous les autres riches;
« Bonnet friand, bonnet farouche,
« Inventeur de mainte escarmouche;
« Bonnet, lequel estant pellé,
« Sera bientost renouvellé
« Par ung mourceau de parchemin;
« Bonnet qui, trottant par chemin,
« Fera aux petitz enfens peur;
« Bonnet mutin, bonnet trompeur;
« Bonnet qui plus d'or gaignera,
« Allors que mieulx il mentira,
« Qu'un aultre en disant vérité;
« Bonnet qui, estant irrité,
« Fera trembler mesme les cieulx;
« Bonnet par trop audacieulx;

« Bonnet inventeur de procès
« Duquel on cherchera l'accez;
« Bonnet fardé, bonnet mauldit;
« Bonnet de tout bien interdit;
« Bonnet dangereulx et lubricque;
« Bonnet plus que diabolicque;
« Bonnet contraire à Jésus-Christ;
« Bonnet pire qu'un Antechrist;
« Bonnet propre pour tout mal faire,
« Mesmes les plus grands seigneurs taire;
« Bonnet desquelz tiendra l'envye,
« Des humains la mort ou la vie;
« Bonnet [très] doulx et favorable.
« Aux pécunieux vénérable;
« Bonnet de crédit, bonnet brave
« Pour quelque asne qui n'a que bave;
« Bonnet qui ne vault une pitte [1];
« Bonnet plein de fureur despitte;
« Bonnet raillart, bonnet infamme;
« Bonnet qui sçait prendre la gamme;
« Bonnet qui faict les lois rempart
« Et n'en tient pas la moindre part;
« Meschant bonnet, bonnet poinctu;
« Bonnet ennemy de vertu;
« Bonnet fol et opiniastre;
« Bonnet sot et accariastre;

---

[1] La plus petite monnaie du temps.

« Bonnet remply d'inimitié;
« Bonnet sans rayson ni pitié;
« Bonnet que l'on doibt bien fuir;
« Bonnet qui ne peult s'esjouyr
« Qu'à voir faire du mal; bonnet
« Pervers, dangereulx et finet,
« Il te convient acheminer
« Par le monde et y dominer,
« Affin de te mectre en soucy.
« Desloge doncq, vuyde d'icy;
« Et va prendre possession
« De ta vraye habitation. »

Si tost que Lucifer, présens tous ses suppostz,
Eust mis fin à ses dictz et douloureux propoz,
Le jour s'esvanouyst et l'obscur vint sur terre.
Puis après, tout à coup, un esclattant tonnerre,
Entremeslé d'esclairs, vint mesler ses effortz,
Espouventant les sens des hommes les plus fortz.
Voix de malings espritz furent lors entendues,
Errantes çà et là, la nuict, parmy les rues;
Et monsieur le bonnet, du centre bas, s'absente
Et aux tristes humains bravement se présente;
En sa lesse les met, les tormente et menace
Et leur faict voir le joug soubs sa cruelle audace;
Les tond jusqu'à la peau et si bien les martire
Qu'il leur faict voir qu'il est de tous bonnetz le pire.

Celluy le peut sçavoir qui, contre l'équité,
L'a, hélas! à son dam trop expérimenté.

SIXAIN

O Dieu, sauve-nous du bonnet,
De son papier, de son cornet,
Et de sa plume tyrannicque.
Saulve-nous de chacune corne;
Saulve-nous de son regard morne
Et de sa façon tant inicque.

SOTTO IL RITRATTO DI TAMERLANO, IMPERATOR DI TARTARI

Quel nuovo Xerxés. Il qual fu d'Oriente, etc.

(28 vers en 8 tercets et 1 quatrain.)

SOTTO IL RITRATTO DI BAJASETTO, PRIMO RE DE TURCHI

Quarto in ordine de principi Otthomani.

Non credor gia che sia l'Imagin questa, etc.

(4 huitains.)

SOTTO IL RITRATTO DI CELEBINO, SIG^r DE TURCHI ALTRAMENTE MAHEMET

Fanciul d'animo grande et di maturo, etc.

(3 huitains.)

SOTTO IL RITRATTO D'AMURAT RE SECONDO SIGNOR DE TURCHI

Qual spirto ottimo Giovio il cuor mi muovo, etc.

(31 vers en 9 tercets et 1 quatrain.)

SOTTO IL RITRATTO DI MAHOMETTE SECUNDO, SIGNOR DE TURCHI

Io che gia vinci popolli infinito, etc.

(25 vers en 7 tercets et 1 quatrain.)

SOTTO IL RITRATTO DI BAJAZETTO SECONDO RE DE TURCHI

Ottavo principe di Casa Ottomana.

Mentre che i bei secreti di natura, etc.

(Sonnet.)

SOTTO IL RITRATTO DI SELIN, NONO IMPERATOR DI TURCHI

Questa pallida, cruda, horribil faccia, etc.

(36 vers en 6 sizains.)

SOTTO IL RITRATTO DE SOLIMANO, IMPERATOR DI TURCHI

Ecco Il Ré d'Asia Solimano, Il quale, etc.

(Sonnet.)

Qui par deux foys a évité nauffraige,
Il n'y doibt plus retorner s'il est saige.

VOCABOLI DA PROFERIRE IN UNA COMEDIA

(Sous ce titre se trouve, en quatre pages et quelques lignes, une série de dictons et proverbes italiens, où nous ne relevons que les deux suivants :)

Voi sete piu intrigato che non e un sartore a far un giuppon à un Gobbo.

Sono come una candella; per dar lume ad altrui, me consumo.

QUATRAIN

Gaudeamus despend l'argent
Que *Requiem* gaigne en chantant;
Et le plus souvent, sans lanterne,
Il est trouvé à la taverne.

PAR MONSIEUR DUPERRON

Je ne puis, à bon droict, vous nommer larronnesse,
Bien que mon cueur captif vous ayez suborné,
Pour ce qu'en me l'ostant vous reprenez, maistresse,
Ce qui estoit à vous mesme avant qu'estre né.

Il vous estoit voué avant que je naquisse.
Pourquoy se plaindroit-il de sa captivité?
La fin de sa naissance estoit vostre service;
Et la fin d'une chose est sa félicité.

J'auroys doncques grand tort de lamenter ma prise;
Un homme est bien enfant qui se plainct de son bien.
Mon bien est d'estre à vous; vous estes ma franchise :
Je suis plus à moi-mesme, estant vostre que mien.

Car, vous estant mon tout, et moy vostre partie,
Me retirer de vous c'est m'esloigner de moy;

Et tant plus vous tenez mon âme assubgectie,
Tant plus heureusement elle est unie à soy.

Puis d'aultant que l'envy nous faict tousjours la guerre,
Et que vostre beaulté vous rend esgalle aux dieux,
Je vy, vivant en moy, comme vivant en terre;
Je vy, vivant en vous, comme l'on vyt aux cieulx.

Que vous diray-je plus, vous estant ma vraye âme,
Et moy n'estant qu'un corps qui de peu se nourrit.
C'est mon plus grand honneur de vous servir, Madame;
Car c'est honneur au corps de servir à l'esprit.

Mais que dis-je, troublé de l'amour qui m'enivre !
Vous nommant mon esprit, je m'abuse bien fort.
C'est naturellement l'esprit qui nous faict vivre;
Et vous, d'un seul regard, vous me donnez la mort.

Si estes-vous ma vie et par vous je respire.
Mais comme en ung flambeau, que l'on renverse en bas
La cire esteint le feu, bien qu'il vive de cire,
Tout de mesme estes-vous ma vie et mon trespas.

La challeur tempérée est de la vie hostesse,
Et l'excessive esmeut mille fiebvreux accez :
L'amour que je vous porte en est ainsy, maistresse;
C'est ma vie et moyen : c'est ma mort et excez.

C'est pourquoy je voy bien qu'à la mort assurée
Il me fault, à cloz yeulx, courir en vous aymant.
Moy ne pouvant aymer d'un amour modérée,
Et vous ne voullant pas estre aimée aultrement.

Mais, que vostre œil me tue ou me donne la vie,
Jamais vostre beaulté ne mourra dedans moy.
Si je vis, je vivray pour vous rendre servie;
Si je meurs, je mourray pour vous prouver ma foy.

A qui plus dignement puis-je faire service
Qu'à celle que le ciel monstre de révérer!
J'apprendz, en vous servant, à maistriser le vice;
Et, en vous admirant, à bien plus admirer.

L'homme est bien malheureulx, de qui l'âme indiscrète
Peult, ailleurs qu'en voz mains, sa franchise enfermer.
C'est ou n'avoir poinct d'yeulx pour vous voir si parfaicte,
Ou n'avoir poinct de cueur pour vous oser aymer.

Or ay-je l'ung et l'aultre; et c'est d'où il me semble
Qu'on me doibt en bon heur aux dieux parangonner.
Seullement je me plains que je n'ay tout ensemble
Cent yeulx pour vous mieux voir, cent cueurs pour vous
[donner.

Par cy devant, mon âme, errante à l'advanture,
A suyvis d'aultres feux que celui de vostre œil,

Semblable au moucheron qui, par la nuict obscure,
Prend un petit flambeau pour les raiz du soleil.

Mais les dieux, à la fin, ont dessillé ma veue,
Heureulx de vous avoir maintenant pour fanal.
Vray est que de vous voir ma langueur est venue;
Mais il fault qu'un grand bien [nous] couste un petit mal.

Puisse advenir un jour, ô ma douce amertume!
Hellas! puisse advenir qu'il vous plaise arroser
D'un peu d'eaue de pitié le feu qui me consume,
Non pour le rendre esteinct, mais pour mieulx l'em-
[braser.

Si tant d'heur m'advenoit qu'il sortist de ma braise
Une seulle estincelle en vostre jeune cueur,
Je noiroy mes ennuys dedans un fleuve d'aise
Et ferois mon jouet de ma propre langueur.

Mais c'est trop désirer de la pensée humayne.
Non, je ne pourroys pas un tel heur supporter;
Je m'en iroys en pouldre, ainsy que la Thébayne
Qui ne peult endurer les feux de Jupiter.

Aussy doibt-il suffire au cueur qui vous adore
Que d'un œil de pitié vous voyez son torment.
Cil qui désire plus mérite perdre encore
Le plaisir qu'a celluy qui meurt en vous aymant.

C'est bien assez qu'un dieu, d'un œil doux et propice,
Regarde la victime et le cueur qui se plainct,
Sans que luy mesme brusle au feu du sacriffice
Mesme flamme embrasant et l'offrande et le sainct.

Quant à moy, mon espoir, tout ce que je demande,
Lorsque de mes souhaictz j'importune les cieulx,
N'est sinon que mon cueur soit trouvé digne offrande
De vous, son bel Idolle, et du feu de vos yeulx.

Bien sont-ce des souhaitz qu'impossibles j'estime.
Et que l'événement ne peut rendre finis;
Car, qui d'ung si beau feu seroit digne victime,
A ce rare soleil il fauldroit un phœnix.

Toutes foys, s'il est vray que la foy nous rend dignes
De la table des dieux et de l'éternité,
Nul que moy ne doibt ardre en ces flammes divines,
Puisque j'excelle en foy, comme vous en beaulté.

SONNET EN MARS 1577

Les Nouvelles qu'on dict, c'est que, soubz la ballance
D'ung jeu, l'Estat françois s'esbranle, inconstamment,
A prime se jouant nostre entier changement,
Par quatre qui devroient conserver notre France.

Le premier, soit qu'il n'ayt en son jeu grand fiance,
Soit pour faire le fin, passe tout simplement;
Le second, qui en perte a joué longuement,
Se picque de sa beste et veult torner la chance.

Le tiers qui, tenant tout, void que l'heur ne dit plus,
Demande à composer, monstrant l'espoir d'un flux;
Mais le quart quicte tout pour le malheur qu'il a.

Qui nous apauvrit tous, d'aultant que cellùy-là
Nous tient associés à moitié de sa perte
[1]

Suivent quatre quatrains en italien, sans aucun titre :

Cappon, *Pollastri*, *Fasan et Colombi*, etc.

CONTRE LES FEMMES

Il n'est rien, plus que la femme, envieulx,
Ne qui soit plus, pour bien mentir, habille;
Pour décepvoir aultant jeunes que vieulx,
David, Samson, Salomon et Virgille.

(Suivent des extraits de l'Ecclésiastique, de Salomon, de Properce, de Saint-Jean-Chrysostôme. En outre,

---

[1] Il manque, dans ce dernier tercet, un vers rimant avec le mot *perte*.

Palerne renvoie à Marc-Aurèle et à Thevet, *pour voir la meschanceté et légiéreté des femmes. Platon* (dit-il) *pardonne toutes faultes à la femme, hormis celles de la langue, qui se faict par malice, et le reste par fragillité de nature.* Marot prétend que *la femme ressemble à un saint Michel renversé, parce que l'Imaige saint Michel a le diable aux pieds, et la femme à la teste.* D'après saint Marc, *il ne se trouve que Jésus-Christ ayt chassé du corps de l'homme plus d'un diable, mais sept d'une femme.* Enfin (dit Palerne), *baptisant une fille, on conjure trente foys le diable; et, pour un garçon, que vingt.*)

(Après avoir médit des femmes en général, Palerne paraît faire de la politique et s'attaquer à la reine Catherine de Médicis, veuve de Henri II):

De femme tropt fine
Trop en ruyne
L'Estat viendra,
Et qui s'encline
A sa doctrine
Mal luy en prendra.

(Entré dans cette voie, notre auteur met en cause le roi lui-même, en n'indiquant *Sa Majesté* que par la lettre initiale.)

Nostre R. semble un Jupiter en terre :
Il a Chicot, d'un chacun maldisant,

Et Sibillot à chacun malfaisant;
L'un est la fouldre; et l'aultre le tonnerre.

Amor se paga con otro amor.

Qui par deux foys A évité nauffraige.
Jamois n'y doibt Retorner s'il est saige.

Ne haïr la pène.

A cueur loyal, foy asseurée
Cueur qui désire n'a repoz.

CHANSONS

CONTRE UNE NUICT TROP CLAIRE

(Extraicte de *Desportes.*)

O nuict, jalouse nuict contre moy conjurée,
Qui renflammes le ciel de nouvelle clarté,
T'ay-je donq aujourd'huy tant de foys désirée
Pour estre si contraire à ma félicité.

Pauvre moy, je pensois qu'à ta brune rencontre,
Les cieulx d'un noir bandeau deussent estre voillez;
Mais, comme un jour d'esté, claire tu fais ta monstre,
Semant, parmi le ciel, mille feuz estoillez.

Et toy, sœur d'Apollon, vagabonde courrière,
Qui, pour me descouvrir, flambes si clairement,
Allumes-tu, la nuict, d'aussy grande lumière
Quant, sans bruit, tu descendz pour baiser ton amant.

Hélas! s'il t'en souvient, amoureuse déesse,
Et si quelque doulceur se cuille en te baisant,
Mainctenant que je sors pour baiser ma maistresse
Que l'argent de ton front ne soit pas si luisant.

Ah! la fable a menti; les amoureuses flammes
N'eschaufferont jamais ta froide humidité;
Mais Pan, qui te cogneust du naturel des femmes,
T'offrant une toison vainquist ta chasteté.

Si tu avoys aimé, comme on nous faict entendre,
Les beaulx yeulx d'un berger de long sommeil touchez,
Durant tes chaulx désirs tu aurois peu aprendre
Que les larcins d'amour veullent estre cachez.

Mais flamboye à ton gré; que ta corne argentée
Face de plus en plus ses raiz estinceller;
Tu as beau descouvrir ta lumière emprunctée,
Mes amoureulx secretz ne pourras déceller.

Que de fascheuses gens! Mon Dieu, quelle coustume
De demeurer si tard en la rue, à causer.
Ostez vous du serain; creignez-vous poinct le rheume?
La nuict s'en va passée; allez vous reposer.

Je va, je vien, je fuy, j'escoute et me promaine,
Tournant toujours mes yeulx vers le lieu désiré;
Mais je n'avance rien. Toute la rue est plaine
De jalloux importuns dont je suis esclairé.

Je vouldrois estre roy pour faire une ordonnance
Que chacun deust, la nuict, au logis se tenir.

Sans plus, les amoureulx auroient toute licence;
Si quelque aultre y failloit, je le ferois punir.

O somme, ô doux repos de travaulx ordinaires,
Charmant, par ta doulceur, les pensers ennemys,
Charme ces yeulx d'Argus, qui me sont si contraires,
Et retardent mon bien faulte d'estre endormis.

Mais je pers, malheureulx, le temps et la parolle;
Le somme est assommé d'un dormir ocieulx.
Puis, durant mes regretz, la nuictz prompte s'envolle;
Et l'aurore desjà veult deffermer les cieulx.

Je m'en va pour entrer; que rien ne me retarde.
Je veulx de mon manteau mon visaige boucher [1].
Mais las! je m'aperçoy qu'un chascun me regarde;
Sans estre descouvert, je ne puis m'aprocher.

Je ne crains pas pour moy; j'ouvrirois une armée
Pour entrer au sesjour qui recelle mon bien;
Mais je crains que ma dame en peult estre blasmée.
Son repoz, mille foys, m'est plus cher que le mien.

Quoy! m'en iray-je donq? Mais que vouldroy-je faire?
Aussy bien, peu à peu, le jour se va levant.
O trompeuse espérance! heureulx cil qui n'espère
Aultre loyer d'amour que mal, en bien servant.

---

[1] Cacher vaudroit mieulx.

VILLANELLE

Le feu secret de mon désir *bis*
M'a faict une dame choisir,
Belle par excellance.
Un amoureulx
Est malheureulx } *Refrain.*
Qui n'a la joyssance.

Son maintien est venu des cieulx ; *bis.*
Son œil bening et gratieulx
Me nourrit d'espérance.
Un amoureulx, etc.

Depuis l'heure que je la vey, *bis.*
Le dieu d'amour m'a poursuivy
D'avoir son allience.
Un amoureulx, etc.

Tant qu'elle m'a donné pouvoir *bis.*
De l'aller trouver et la voir,
Luy disant ma souffrance.
Un amoureulx, etc.

Je sçay que son intention *bis*
Est d'augmenter la passion
De ma persévérance.
Un amoureulx, etc.

Rien ne sert un parler humain *bis.*
Quant on dit : *Revenez demain;*
C'est dure pénitence.
Un amoureulx, etc.

Amour ne se peult mainctenir *bis.*
Du passé ny de l'advenir;
Il ayme la présence.
Un amoureulx, etc.

Dame, que je sers humblement, *bis.*
Donnez-moy donc présentement
Le doux bien que je pense.
Un amoureulx, etc.

Le manuscrit présente ici deux pièces de vers en italien, barrées diagonalement de gauche à droite, mais lisibles. La première, en huit vers (deux à deux), commence ainsi :

Zephiro spirit bel tempo rimena.

La seconde en quatre tercets :

La piaga che nel core piaga non e che mabia bata
[amore.

CHANSON

(L'air n'en est pas indiqué).

Dormant, j'ay quelque foys songé
Qu'en mouche j'estois eschangé
Et que je voulletois sans cesse
Çà et là, parmi les habitz,
Baisant et rebaisant les plitz
De la robe de ma maistresse;

Et m'esgarois parmy son sein,
De beaulx lis et de roses plein;
Et puis, d'une brusque vollée,
En estandant mes hellerons,
Vollay, parmy ses cheveuz blondz,
Percher mon âme désollée.

Après, je vins à ses beaulx yeulx,
Ravi de contempler mon mieulx,
Quand elle, d'une vive flamme,
Brusla mes helles de son feu;
Et, depuis l'heure, je ne peu
Revoller autour de madame.

Puis de ses piedz le misolla [1],
Et j'entendi qu'elle parla

---

[1] Le m'isola. Elle m'écrasa?

Ces mots empruntez de collère :
« Qui à mes yeulx ose voler,
« Il y doibt ses helles brusler
« Ou mourir comme téméraire. »

AULTRE CHANSON

(Sur ce mesme air).

O destin, pour moy rigoureulx,
O jour quatre foys malheureulx,
Qui me feis avoir cognoissance
De celle dont j'ayme son cueur!
Car, pour l'aymer, rien que rigueur
Je n'ay reçu pour récompense.

Las! Fust-il onq un seul amant
En ce monde plus mal contant?
Ne qui, d'une plus juste plaincte
Que moy, se puisse lamenter,
Se doulloir et se tourmenter,
Trompé d'une amitié si feincte?

Combien de temps ay-je veillé
Et mon corps en vain travaillé
Pour à toy me rendre agréable!
Combien de jours, combien de nuictz
Ay-je passé, chargé d'ennuitz,
Pour estre enfin si mizérable!

Cruelle, s'il en fut jamais,
Comment veulx-tu que désormais
Je vive ainsi plain de tristesse?
Sans espoir et loing de secours
Faut-il que je passe mes jours
T'ayant choisi pour ma maistresse!

LE SEIN DES FEMMES

Je ne sçay par quelle malice
L'on dit aujourd'huy que c'est vice
De monstrer le sein rondellet,
Veu qu'au premier temps d'innocence
La femme n'eust onq cognoissance
Ny de robe, ny de collet. *bis.*

Elle cheminait toute nüe
Dans les préz, sur l'herbe menue,
Parlant avec son amoureulx.
Blasmerons-nous les damoyzelles
Qui commencent, par les mamelles,
A ramener ce temps heureulx. *bis.*

Il fault cacher la main sauvaige
Teincte de sang et de carnaige,
Et couvrir la bouche qui ment;

Mais une poictrine gentille
Et le beau tétin d'une fille
Ne se doibt cacher nullement. *bis.*

Il faut captiver sans lumière
Au noir cachot d'une tasnière
Le serpent, le loup affamé;
Mais le beau sein qui se descouvre
N'a le venin de la coulleuvre
Pour estre pris et renfermé. *bis.*

Fol est l'usurier qui resserre
Ses facultez dessoubz la terre
Et tient son or ensepvelly;
Mais les pucelles libérales
Éventent deux pommes esgalles
A l'yvoire le mieulx polly. *bis.*

Tout aussy tost que nos déesses
Nous eurent monstré les richesses
De leur estomach précieulx,
Amour, aveugle de nature,
Ne volla plus à l'aventure
Et se desbanda les deux yeulx. *bis.*

Il rougist ceste double freze
Comme charbons de sa fornaise.
Deux soufflets furent les tétons

Qui de chaudes vapeurs s'enflèrent
Et dedans noz âmes soufflèrent
Le feu mignard que nous sentons. *bis*.

LES MOUCHES A MIEL

(*Extraicte d'Amadis Jamin* [1]).

Estant couché près des ruchettes
Où faisoient du miel les avettes,
En ces mots je vins à parler :
« Mouches, vous vollez à vostre ayse;
« Et ma maistresse est si mauvaise
« Qu'elle m'empesche de voller.

« Vous vollez sur les fleurs escloses
« Et moissonnez les doulces choses :
« Du tim, du saffran jaunissant,
« Et du saule à la feuille molle;
« Mais sur la moisson je ne volle,
« Dont j'ayme à estre joyssant. »

Mouches, de Jupiter nourrices,
Des odeurs qui vous sont propices
Vous faictes la cire et le miel.

---

[1] Amadis Jamin ou Jamyn, disciple favori du poète Ronsard, naquit vers 1530 et mourut vers 1585.

Mais moy, des beaultez de ma dame,
Je ne produictz rien en mon âme,
Que plaincte, que dueil et que fiel.

L'on dit, ô collères abeilles,
Qu'en voz poinctures non pareilles
Votre destin se void borné.
Mais celle dont les traictz je porte,
Las! en me blessant, n'est poinct morte
De la mort qu'elle m'a donné.

Ah! je vouldrois estre une mouche
Pour volleter dessus la bouche,
Sur les cheveuz et sur le sein
De ma dame belle et rebelle :
Je picquerois ceste cruelle
A peine d'y mourir soubdain.

TAYLOR INST. OXFORD

(Ici sont dessinés à la plume trois croissants entrelacés. Cet emblème était d'un fréquent usage au seizième siècle dans notre Forez. On le voit encore à Saint-Étienne, sculpté en relief sur la façade d'une antique maison de la place de Grenette.

CHANSON

Toutes les herbes croissent,
Toutes les fleurs paroissent;
Il n'est que ton amour
Qui descroit nuict et jour.

Douces sont les herbettes,
Douces sont les fleurettes;
Seulement ton amour
M'est rudde nuict et jour.

Par toutes les vallées
Les eaues sont dégellées;
Il n'est que ton amour
Qui gelle nuict et jour.

Doux le vent de Zéphire
Qui doucement souspire;
Seullement ton amour
M'est amer nuict et jour.

Tout rit par les montaignes,
Tout rit par les campaignes;
Et moy, pour ton amour,
Je pleure nuict et jour.

Tous les champs reverdissent
Et d'espoir se nourrissent;
Et moy, pour ton amour,
Despère nuict et jour.

CHANSON

Si la pitié, la courtoisie
Ou bien si quelque aultre douceur
Loge quelque foys dans ton cueur,
Par un baiser rendz-moy la vie.

Si, lorsqu'un amant te suplie,
Tu te sens mouvoir à pitié,
Pour fruict de ma saincte amitié,
Par un baiser rendz-moy la vie.

Regarde, ma chère ennemie,
Beaulté qui cause mon trespas,
Pour te servir, ne veulx-tu pas,
D'un baiser, prolonger ma vie?

Ah! cruelle, la courtoisie
Ne t'incite à me secourir.
Tost un cercueil! je veulx mourir;
Car aussy bien je meurs en vie.

Mais, si pour te rendre assouvie
Ma mort te servoit tant soit peu,
Sans me laisser brusler au feu,
D'un long baiser succe ma vie.

LES MARINIERS

Les mariniers adorent un beau jour
Quant, pleins d'espoir, s'en vont courir fortune;
Moy, des beaultez que nous a peinct amour,
Plein d'un bonheur, je n'en adore qu'une
Pour mon malheur.

Les Sarrasins adorent le soleil
Lorsqu'au matin ils descouvrent sa tresse;
Moy, je ne puis qu'admirer le bel œil
Et l'air divin de ma chère maistresse.

Le Portugois envie la valleur
Et la coulleur des perles de Lydie;
Moy, je ne puis aymer aultre blancheur
Que celle-là de la main qui me lie.

Le prisonnier cherche sa liberté,
Pour mettre fin à sa peine cruelle;
Moy, je me plais en ma captivité,
Dans les liens d'une dame si belle.

Les Cipriens n'adorent qu'un Vénus,
Allors qu'ilz ont l'âme d'amour atteinte,
Et mes deux yeulx, en flammes devenus,
N'adorent rien icy bas que ma saincte.

Venu le jour, ne le soleil des cieulx,
La liberté, ny la perle indienne,
N'est rien au priz des raiz de ses beaulx yeulx;
Nulle beaulté n'est esgalle à la sienne.

LES CONTRE-MARINIERS

Les mariniers escument nuict et jour
Quant, plains d'ardeur, ils pillent les rivaiges :
Moy, tout ainsy, je suis toutes amours;
Et je me plais en ces plaisirs vollaiges.

Le vieil Saturne, inconstant en tout temps,
Chemine droict par l'esté et l'automne,
Par les glaçons et par le beau printemps :
Muable aussy, à toutes je me donne.

Qui n'a qu'un sainct qui luy fasse faveur
Souvent chétif demeure mizérable;
Mais qui joyst de plus d'une est vainqueur,
Et son grand heur est d'estre variable.

Rien l'on ne void, au ciel, de si parfaict
Que Jupiter et les six vacabondes :
Je lasche aussy la bride à mon souhait;
Car à mon cueur ne suffiroit deux mondes.

Beaulté diverse à toute heure me plaist.
L'œil, le parler, l'embonpoinct et la grâce
De ceste-cy et de l'autre me plaist .
Ce doux changer bienheure mon audace.

Jupin s'est faict bœuf (et) cigne et toureau,
Laissant le ciel pour baiser les mortelles :
Si un tel dieu brusloit d'amour nouveau,
Ne doibz-je pas aymer toutes les belles.

Si je sçavois aux cieulx quelque beaulté
Qui surpassât les douceurs que j'adore,
Pour faire honneur à ma légièreté,
J'iroys aux cieulx et aux enfers encore.

D'ancrer toujours dedans un mesme port,
C'est une honte au généreulx pillote .
Baiser toujours un œil, c'est une mort;
Le chantre est sot qui ne sçait qu'une note.

Le chevallier qui ne void qu'un combat
Ne se fera jamais grand à la guerre :
Qui la cité, en plus d'un lieu, ne bat
Ne la sçauroit jamais mettre par terre.

Un brave amant doibt aymer en tous lieulx.
Pour esprouver sur toutes sa fortune;

Il est maudit des hommes et des dieux
Qui n'est aymé et qui n'en ayme qu'une.

CHANSON

Quelle divinité s'imprime dans mon âme!
Quelle nouvelle ardeur dedans mon cueur s'enflamme!
Quelles sont les beaultez qui, pour m'avoir ravy,
A un sugect si beau me tiennent asservy ?

Je voids bien maintenant que l'amour me commande
D'obéir à ses loix; et qu'il fault que je rende
Ma chère liberté à celle qui me tient
Esclave soubz le nœud d'un amoureulx lien.

Madame, c'est à vous à qui je la desdie,
Parce que vostre main délicatte et pollie,
De laquelle je fus si doucement touché,
Est le mesme fillet où je suis attaché.

Je ne suis donq plus mien; vous estes celle mesme
A qui je suis voué; c'est vous celle que j'ayme.
Car voź perfections m'ont gaigné tellement.
Que je ne puis avoir plaisir qu'en vous aymant.

Je ne sçaurois rien voir qui soit tant à ma grâce
Que les traictz excellens de vostre belle face;

Et ne sçaurois, la nuict, choisir parmi les cieulx,
Des estoilles qui soient si belles que voz yeulx.

Aussy les deux rayons furent la seulle cause
Que je fuz arresté en l'amour que je n'ose
Vous monstrer librement, de craincte que quelcun
Ne fust à mes desseins jaloux et importun.

O bien que ne disiez qu'un vain espoir m'incite
D'aspirer à un lien tropt hault pour mon mérite.
Mais toutesfoys je veulx vous aymer et chérir
Jusqu'à tant que la mort me contraigne à mourir.

Et si vous en voullez un certain tesmoignaige,
Lisez ces vers icy; gardez-les pour un gaige;
Et vous verrez par là que ce que je prometz
Sera toujours si fort qu'il ne rompra jamais.

STANCES

ADRESSÉES PAR UNE DAME A BUSSY D'AMBOISE (?)

On peult feindre par le pinceau,
Ou par l'ouvraige du cizeau,
Toute visible chose.

Comme une rose au teinct vermeil,
Lorsqu'elle a perdu le soleil,
Languist toute fanée

En penchant son beau chef en bas,
Semble aprocher de son trespas,
Agravée de la pluye.

Ainsy le beau lis de mon teinct,
D'infinité de pleurs esteinct,
Demeure en ceste sorte;
Et, après vous avoir cogneu,
Mon esprit, jà tout esperdu,
Me rend à demy morte.

Il m'est advis que je vous voy,
Pour l'amour, combattre au tournoy,
Ou bien à la barrière,
Armé de corps légèrement,
Rompre d'un brusque branslement
Une picque guerrière.

Or je vous voy, si m'est advis,
Parmy les dames, au devis,
Parler de bonne grâce ;
Et, tousjours proprement vestu,
Faire admirer ceste vertu
Commune à vostre race,

Or je vous voy, d'un port royal,
Monté sur un brave cheval,
Comme un Dieu des allarmes,

Et, le maniant à pied coy,
Ou bien à bondz, faire la loy
Aux serviteurs des dames.

Il me semble voir oultre plus,
Par vous en mille lieux vaincuz,
Les ennemys de France;
Et comme pour un seul courroux,
Vous n'en rapportez que des coups
Pour toute récompense.

Tesmoins en sont mille solda[r]tz
Qui vous ont suivy aux hazardz
Des balles et des mesches;
Et témoing en est vostre flanc,
Empourpré de vostre beau sang
Respandu sur les bresches.

Enfin, tous ces faictz terminez,
Quelques mignons efféminez
Vous en portent envie,
Qui, de propoz deslibéré,
Ont en vain tousjours conjuré
De vous oster la vie.

Mais vous avez le mesme bras
Qui maintz a renversés en bas,
Que Pluton retient ores,

Tuez es murs de Lusignan,
De Fontenay, de Quarentan,
Et de Saint-Lô encores.

Ils cognoistront quel est l'effort
D'un guerrier si brave et si fort,
Bussy, comme vous estes;
Qui, desdaignant les vains abboys
Des plus favoriz de noz roys,
Sçavez rompre leurs testes.

Mais cependant, mon cher esmoy,
Au moins souvenez-vous de moy
Et ne perdez couraige;
Après la pluye et les grandz ventz,
Le soleil meine le beau temps
Et faict cesser l'oraige.

Vous n'estes seul à qui les dieulx
Ont donné quelques envieulx;
On a veu les dieux mesmes,
L'un contre l'autre s'irriter
Et vouloir chasser Jupiter
De son palais supresme.

De moy, tant que je seray loing,
De voz yeulx, qui sont tout mon soing,
Je vous seray fidelle,

Ferme comme un rocher constant,
Qui, plus l'onde va tempestant,
Et moings bouge pour elle.

Bref, tant que les légiers oyseaulx
Se logeront dans les ormeaux,
Et les cerfz aux ramées,
Toujours seront dedans mon cueur
Vostre grâce et vostre valleur
Pour jamais imprimées.

STANCES

FAICTES PAR MONSIEUR DE BUSSY D'AMBOISE

Amans qui vous pleignez qu'amour vous a dompté,
Qu'il emporte l'honneur de vostre liberté,
Qui faictes de voz pleurs une source féconde,
Qui mourez, qui bruslez au feu de tant d'ennuis,
Voyez mon mal, mes fers, la prison où je suis;
Et vous direz que c'est le paradis du monde.

J'ayme avec tant d'ennuis et tant de cruaultez,
Qu'entrant en ma prison je voidz de tous costez
La mort et le péril d'une perte commune.
J'ay à tromper les yeuls de cent mil ennemys
Envieulx et jaloux du bien qui m'est promis.
Ma vie et mon amour courent mesme fortune.

O mourir agréable, ô trespas bien heureulx!
S'il y a quelque chose, au monde avantureulx,
De feu, de fer, de mort, courez à ma ruine.
Rien n'est de si cruel, rien de tant inhumain
Qui baille seullement un baiser de sa main.
Mais qu'une mort est peu, pour chose si divine!

Ce sont motz inventez, du jour et de la nuict,
De dire qu'il est jour quand le soleil nous luict;
Et que la nuict survient; quand la terre s'opose,
Il n'y a d'aultre nuict, d'aultre jour, d'aultres cieulx,
Que voir ou ne voir poinct le soleil de voz yeulx.
Vous, le ciel, le soleil, estes le mesme chose.

Mes yeulx ne sont poinct yeulx, si ce n'est pour vous voir;
Mon cueur n'est poinct mon cueur, si n'est pour recevoir
Les traictz de vos beaultez que j'adore et que j'ayme.
Je n'ay poinct de désir que pour vous désirer;
Je n'ay poinct de souspir que pour vous soupirer;
Et je ne suis poinct moy, si ce n'est pour vous mesme

Si je ne pense en vous, mes pensers sont jaloux;
Si je suis hors de moy, je me retrouve en vous;
Si vis, je suis à vous et rien ne me commande,
Quelque fouldre du ciel qui me puisse advenir,
Que l'espoir de la mort où je veulx parvenir.
Si le péril est grand, la gloire en est plus grande.

Si suis-je bien heureux de porter ses liens,
Ses gesnes et ses fers, que j'ayme et je retiens
Comme un esclave tient les merques de sa prise.
Qu'on ne m'apprenne plus que c'est de liberté.
J'ayme tant la prison où je suis arresté,
Que je fais, de mes fers, l'honneur de ma franchise.

Que je tiens le nom cher d'esclave, et qu'il me plaist!
Je ne veulx plus sçavoir d'aultre nom ce que c'est;
Je l'ayme pour aultant qu'il vous est agréable;
Je l'ayme aussy d'aultant que je monstre et je rendz
Tous les effectz esgaulx à ce nom que je prendz.
Le nom est plein d'honneur, d'un effect véritable.

Lors d'un brave désir, je veulx, pour me vanger,
Sortir, blesser, tuer, me getter en dangier,
Vous raporter ma main, de leur sang toute peincte;
Mais la peur d'offenser, au fort de ce desdaing,
L'honneur que je vous doibz me vient saisir la main.
Jamais un grand amour ne marche sans la craincte.

Et toy, Nuict, qui me fit, en toute obscurité,
Voir hier le beau soleil de ma félicité!
O que tu m'as laissé, ores qui m'as ravie.
Les umbres de la mort viennent m'environner;
Haste-toy, je te prie, ô nuict, de retorner;
Ou bien ne t'atendz plus de me revoir en vie.

Qu'on ne t'appelle plus ymaige de la mort,
O nuict, tout mon bonheur, ma vie et mon suport.
C'est toy par qui je voidz le soleil qui m'enflamme;
C'est toy par qui je vis; et c'est en ta faveur
Que j'entre en la prison où je laisse mon cueur;
Et, sans toy, amour est sans carquoys et sans flamme.

Prison où bien qu'encor je voye mille traictz
De la divinité divinement pourtraictz,
Si m'approchent-ils poinct de l'essence d'icelle
Que j'adore en mon cueur, qui me donne la loy.
Ne soyez poinct jaloux, pourtraictz; pardonnez-moy.
Car ce n'est rien du tout que de vous auprès d'elle.

Que le soleil, là hault, demeure sans flambeau,
La nuict couvre tousjours le ciel de son bandeau,
Et que les ellémens facent tousjours la guerre.
Quiconque fit jamais le soleil ny le jour
Ne sçavoit que c'estoit du plaisir de l'amour.
N'est-ce pas bien assez que le mien soit en terre!

Je veulx que vous ayez encor(e) ce sentiment
Si n'est-il pas en vous d'allumer un tourment,
Une flamme nouvelle, à mon âme subjecte.
Je n'ay pour tout object en mon affection,
Je n'ay aultre brasier que la perfection;
Et la perfection est au pris imparfaicte.

Quant le soleil espend ses rayons allumez,
Les criminels qui sont aux prisons renfermez
Ostent les fers des piedz, soullaigent leur mizère.
Mais je suis reserré quant le jour est venu;
Je ratache mes fers, je suis plus retenu.
N'est-ce pas que l'Amour a la nuict pour sa mère ?

CHANSON

Dy moy, mon cueur, quelle sera ma vie,
Quant esloigné seray de tes beaulx yeulx,
De qui dépend et mon pis et mon mieulx,
Et qui seulz ont ma liberté ravie.

Ton vivre, hélas ! seront les passions
Du souvenir de ta belle maîtresse,
D'un doux accueil, d'une honneste caresse,
Bref, d'un penser de ses perfections.

Mais quoy, si j'ay tousjours en la pensée
Ceste beaulté, sans jamais la revoir,
Asseurément un cruel désespoir
Aura bientost ma pauvre âme offencée.

Non sera non, car tousjours l'espérance
Naistre l'on void ensemble avec l'amour,
Qui me fera espérer qu'un retour
Donra bien tot à mes maulx allégence.

Mais cependant je vivray malheureux,
N'ayant moyen de luy faire paroistre
Qu'en la servant je ne désire qu'estre
Sien à jamais, contant ou langoureulx.

Il faudra bien que, durant mon absence,
Cueur, qui est sien, lui aille souvenant
Que tout mon bien d'aultre lieu ne dépend,
Et que sur moy elle a toute puissance.

Je le feray; et quoy qu'icelle face,
En contre moy, jamais ne changeray;
Ains aux rigueurs immobille seray,
Comme un rocher qui pour flotz ne déplace.

RESPONCE DE LA DAME

Si, par rigueur, un trop cruel tourment
A exercé sur moy sa tirannie,
Cela provient d'un soubdain changement
D'un inconstant qui a sa foy mentie.

CHANSON

O déserts esquartez,
Rempliz de froidz, d'orreur et de ténèbres,
Où je respendz mes complainctes funèbres,
Que vous me contentez !

Las ! ce ne sont les pleurs,
Ni les ardeurs de ma flamme ordinaire,
Qui m'ont à coup faict devenir forsaire [1]
En la mer des malheurs.

Mes assiduz sanglots,
Vraiz messagiers de mon cruel martire,
Sont plus fréquentz que Thétis en son ire
Ne regorge de flots.

C'est un gauche destin,
Qui m'a tramé tant de morts inhumaines,
Pour me plonger en un gouffre de peines,
Sans attandre une fin.

Que le triste hibou,
Sur les rochers d'un antre épouvantable[2],
Soit à jamais présaige véritable
D'un céleste courroux !

Que les antres obscurs
Soient mon séjour et me soit compaignie
De basillicz une troupe ennemie,
Aux yeulx fataulx et durs !

---

[1] Forçat.

[2] *Effroyable* dans le manuscrit, ce qui rompt la mesure.

Ah ! je sens lentement
Que, loing de moy, fuit la challeur vitalle.
O ciel cruel, puisque mon âme exalle,
Finissez mon tourment.

Nimphes de ces désertz !
Ne pleurez plus ma mort tant désirée ;
J'ayme trop mieulx que ma tumbe honnorée
Soit de ces tristes vers :

Celuy qui git icy
D'un cueur sugect à l'amoureuse flamme,
Fut le Phœnix dont sa cruelle dame
A ses jours obscurcy.

AULTRE CHANSON

(DIALOGUÉE)

Que ferez vous, dittes, madame,
Perdant un si fidel amant ?
Ce que peult faire un corps sans âme,
Sans cueur, sans poux, sans mouvement.

N'en aurez-vous pas souvenance
Après ce rigoureulx départ ?
Au cueur oblieux pour absence
L'amour n'a jamais eu de part.

De tant d'ennuis qui vous font guerre,
Lequel vous donne plus de peur?
La craincte qu'en changeant de terre,
Il puisse aussy changer de cueur.

N'usez jamais de ce langaige :
A sa foy vous faictes grand tort.
C'est un évident tesmoignaige.
Pour monstrer que j'ayme bien fort.

Son amour, si ferme et si saincte,
Doibt tenir vostre esprit contant;
Je ne puis que je n'aye craincte
De perdre ce que j'ayme tant.

Auriez-vous beaulcoup de tristesse
S'il venoit à changer de foy?
Tout aultant que j'ay de liesse,
Sachant bien qu'il n'ayme que moy.

Quel est le mal qui vous offence,
Attandant ce département?
Tel que d'un qui eust en sentence
Et attend la mort seulement.

Quoy, vous pensez donques à l'heure
Qu'il s'en ira mourir d'ennuy ?
Il ne se peult, que je ne meure;
Mon esprit s'en va quant et luy.

Si tel accident vous arrive
Vostre amour ne durera pas.
La vraye amour est tousjours vive
Et ne meurt poinct par le trespas.

CHANSON SUR AVRIL

PAR AMADIS JAMIN

Or que le plaisant avril,
Tout fertil,
Donne aux plaines la verdure ;
Et Jupiter, à son tour,
Faict l'amour.
Je veulx imiter nature.

Voicy les jours de Vénus
Revenuz,
Où faict l'amour toute plante.
La terre grosse produict
Un beau fruict.
Ores toute chose enfante.

Tout rit jusqu'au fond du cueur.
Vient l'ardeur
Qu'en ce moys Vénus eslance;

L'univers, de bout en bout,
Sent partout
Sa chatoilleuse puissance.

Mil espesses d'animaulx
Inégaulx
Sur les campaignes bondissent;
Et de Cupidon poussez,
Insensez,
De leurs femelles joyssent.

Voyant le flambeau d'aymer
Enflammer
Les cieulx, la mer et la terre,
Doibz je mettre à nonchalloir
Le voulloir
Du dieu qui me faict la guerre!

Bien que jamais ta beaulté
N'a esté
Moins de mon cueur esprouvée,
Si est-ce qu'à ce doux temps
Je la sens
Plus en mon âme engravée.

Mon feu croist en ce beau moys,
Toutefoys
Quant l'yver nous viendra poindre

De violente froydeur,
Ma chaleur
Ne se pourra faire moindre:

L'aage du printemps deffault
Par le chaud,
Et l'hivert chasse l'automne;
Mais j'ay, en toute sayson,
La prison
Où ta beaulté m'environne.

Pour un aultre feu nouveau,
Le flambeau
Qui m'eschauffe la poitrine
Ne peult s'esteindre jamais;
Je me pais
D'une flamme tropt divine.

L'animal, au feu naissant
Et croissant,
Tout soubdain cesse de vivre,
S'il s'esloigne tant soit peu
De son feu :
Ainsy je meurs sans te suivre.

En ce feu je me nourris,
C'est mon ris.
Ma brusleure, c'est mon aise,

Mon plaisir, mon allimant;
Seulement,
Je respire en telle braise.

A MAGDELEINE LE GENTILHOMME

Le soleil qui m'esclaire
Vient de vostre lumière
Et de voz divins yeulx,
Qui rendent amoureux.

Si vous sçaviez la peine
Qui nuict et jour me gesne,
Vous ne me lerriez pas
Mourir en ce trespas.

Puisque mon espérance
Gît en vostre puissance,
Ne cachez cruaulté
Soubz vostre grand' beaulté.

Si ne voullez permettre
De serviteur vous estre,
Je maudiray le jour
Qu'onques vous feis l'amour.

Ne soyez plus cruelle
A celluy qui, d'un zelle,
Veult mourir, vous servant
Comme un fidèle amant.

(Suit le monogramme à la plume P. M. L. G. de l'auteur et de sa maîtresse.)

CHANSON

Que j'estime ceulx là qui, de voix véritable,
Considérant l'estat d'un parfaict amoureulx,
L'estiment insensé. Je soubstiens avec eulx
Que sa condition est plus que misérable.

C'est vrayement un erreur que d'esclaver sa vie
Soubz le joug enchanté d'une vaine beaulté.
É! qu'avons de plus cher que nostre liberté
Ne plus à regretter, quant on nous l'a ravie ?

Estre toujours pensif, se desplaire en soy mesme,
Apeller mille foys la mort à son secours,
Raconter ses doulleurs aux rochers qui sont sourdz,
Et soubz un front ridé porter la coulleur blesme;

Se paistre d'un clin d'œil, figure de chimère,
Se promettant, sur tous, estre le mieulx aymé;

Et puis, tout à coup, se voir désestimé,
N'est-ce charger son doz d'un monde de mizère.

Se voir, parmy les flotz, combattu de l'oraige
Et, desdaignant l'abbort du havre de seurté,
Singler en haulte mer de sa captivité,
Ce sont les vraiz effets de l'amoureuse raige.

Somme, ce n'est rien plus qu'une perte asseurée
A tous ceulx qui, plus caultz, vont observant les pas
De ce cruel tiran. Quoy ne le void-on pas!
Un enfent nud, aislé et la veue bandée.

RESPONCE

Si l'amour est un Dieu, comme chacun confesse,
Et si servir aux dieux est régner haultement,
Je tiens les amoureux estre roys dignement,
Servant l'object divin d'une belle maistresse.

Cil qui ne peut aimer libre ne se peult dire,
Car, en eslection, se preuve liberté.
Plus libre est donq celluy qui chérit la beaulté,
Que qui ne peut aymer, plain de chagrin et d'ire.

Panser incessamment la doulceur infinie
D'amour et ses effetz, sçavoir si le discours

De sa félicité peult rajeunir les jours
D'un front pasle et ridé, d'une face ternie.

L'œil d'amour, le guidon, est cil qui nous asseure,
Qui juge nostre espoir; donques un doux clin d'œil
Chasse de l'amoureulx la mizère et le deuil,
L'asseurant plus aymé ou d'esgalle mesure.

Qui croit donque l'amour estre rempli de raige,
De tempeste, de flotz, est privé de rayson.
Amour ne va voyant que soubz un orizon
Calme, doux, dépitant la tempeste et l'oraige.

Ses aislles vont jugeant sa céleste nature;
Son portraict en enfent, sa grand simplicité;
Il a les yeulx bandez, pour garder équité :
Et, monstrant qu'il n'est feinct, est né sans couverture.

Suit en six couplets, de six vers inégaux, une chanson très médiocre, dont l'*air n'est pas indiqué*. Cette pièce est bâtonnée, à l'encre, par une seule ligne verticale, tirée au milieu de la page. En voici le premier vers :

Si, *pour vous avoir servi*, etc.

CHANSON

Sur ce mesme air (non indiqué).

Ainsy que le beau soleil,
Jettant l'œil
Sur une fleur demy-morte,
Luy redonne la vigueur
Dans le cueur,
Vostre bel œil me conforte.

Las je mourroy de despit
Qu'on me dit :
Celle qui est ta pensée,
Ton bien, ton mal, ton soucy,
Est icy
D'une aultre amour offencée.

Ce despit, las! seroit bien
Le moyen
De trancher du tout ma vie.
Vous me feriez plus de tort
Que la mort
Où mes tyrans ont envie.

Madame, puisque l'effort
De mon sort
M'esloigne de voz lumières,

Je feray voir par mon bras
    Qu'icy bas
Voz beaultez sont les premières.

Les souspirs que vous voyez
    Envoyez
De mon ardeur immortelle,
Vollans dans le ciel tout rond,
    Conteront
Aux dieux ma juste querelle.

Pour punir les inhumains,
    Dans les mains
J'ay pris le fer de vengence;
Et le divin punisseur
    De l'erreur
Me prestera sa puissance.

De mes amys résoluz
    Les esleuz
Prendront la mort en troffée.
Les coups de pistollets ont faict
    Un meffaict
Que vengera mon espée.

Je veulx que de toutes pars
    Soit espars
Le subject de ma querelle;

Un coup en bon lieu acquis
Est requis
Pour rendre une âme immortelle.

Las! Je fais gloire de quoy
Contre un roy
J'opposeray ma puissance.
Par les canons sont espars
Les rampars;
Mais rien ne crainct ma constance.

Plus les flotz sont arrestez,
Irritez,
De raige, ilz monstrent leur force;
Et plus l'on me veult forcer
De cesser,
Plus mon amour se renforce.

Vous verrez que l'immortel
Rien de tel
En ce bas lieu n'a faict naistre
Que ceste divine ardeur
De mon cueur
Dont vostre œil est le seul maistre.

J'aplaniray mon chemin
Par la fin
De mes tirans adversaires,

Puisqu'ainsy le vice peut,
Quand Dieu veult,
Prendre fin par ses contraires.

Et lorsque mon glaive sainct
Sera teinct[1]
Du sang des perverses âmes,
Je redeviendrez devers vous,
A genoux,
Soubz voz piedz rendre les armes.

Je pourray lors à la court,
A mon tour,
Vous immoller mon service,
Puisque rien n'a combattu
La vertu
Que les ministres du vice.

Et si, après tant de mortz
Je voidz lors
Ma peine à vous agréable,
Je me diray plus heureulx
Amoureulx
Que je ne suis misérable.

[1] Il y a *sera peinct.*

AULTRE CHANSON

Dépité,
J'ay quicté
L'amoureuse flamme;
Et m'en vois
Par ce boys,
Heureux, rendre l'âme.

Résolu
J'ay voullu
Suporter ma peine
Mais, hélas!
Je suis las
De l'amour mondaine.

O mes yeulx!
J'aime mieulx
Religieux estre,
Obliant
Et fuyant
Tout plaisir terrestre.

Je vivrey
Et mourrey
Dans un monastère,

N'ayant rien
Que le bien
D'une vie austère.

Bien heureux
Seront ceulx
Qui m'y voudront suivre,
En ce lieu
Prier Dieu
Pour après revivre.

AULTRE CHANSON

Quelle chose icy bas
Vit, plus que moy, dolent et misérable!
O mort amye, ô Parque désirable,
Avancez mon trespas.

Hélas! Je suis le but
Où le destin, la fortune et l'envye
Lancent les traictz des malheurs de ma vie
Sans espoir de salut.

Comme de tous costez
De l'Océan toutes rivières coulent,
Ainsy dans moy de toutes parts se roulent
Toutes calamitez.

Hélas! si vous m'aymez,
O mes amys, ne touchez à ma playe;
Plus votre main à la guérir s'essaye,
Plus vous l'envenimez.

Que maudit et danné
Soit le moment de ma naissance amère;
Maudit le jour que l'on dit à mon père
Qu'un fils luy estoit né.

Que jamais le soleil
A ce jour là ses rayons ne desploye;
Rien que douleur ce jour là ne se voye
Et rien qu'habitz de deuil.

Mes amys plus certains,
Voyant mon mal, en cherchent le remedde:
Remedde vain, s'ilz sçavoient d'où procedde
La cause de mes plains.

Pleurez donq, mes doulleurs
Pleurez, mes yeulx; hélas! pleurez sans cesse;
Vous ne sçauriez pour plus juste tristesse,
Sourdre[1] un ruisseau de pleurs.

---

[1] Il y a sou*l*dre dans le manuscrit.

QUATRAINS D'AMOUR

Hélas! mon œil plus duict
A larmoyer qu'à veoir ce qui s'oppose.
Pauvre œil, hélas! Fais ta lumière close
D'une éternelle nuict.

L'enfer ne faict souffrir
Tourment plus grief que celuy qu'on me donne;
Bref pour autant que je n'ose à personne
La cause en descouvrir.

DÉSESPOIR

Plorez, ô démons pitoyables,
Tant de malheurs soufferts;
Pour le moings, soyez secourables
A mes yeulx, qui ne sont que de larmes couverts.

Puisque toutes âmes humaynes
N'ont pitié de mes crys,
Vous, au moyngs, souspirez mes peynes,
Dans l'obscur des tombeaulx, ô nocturnes espritz!

C'est or à vous, umbres nuictalles,
Que j'adresse mes veuz,

Pour dans vos cendres sépulchralles
Recuillir tout le deuil, l'amer et l'ennuyeulx.

Je ne veulx poinct finir mes plainctes.
Me voyant alléger
Je me plais aux dures attainctes
De me voir tout entier dedans ung dueil plonger

Hélas! que sert-il de me plaindre!
C'est à faire aux mortelz.
J'ayme mieulx, transy, me contraindre,
Couvrant mon desplaisir de pensers éternelz.

Mais las! en tarissant la source
De mes pleurs espanduz,
Je crains de voir faillir la course
De mes plus chers ennuis, par vous seulz entenduz.

Parques blesmes et criminelles,
Ne tranchez poinct mes jours,
Affin que mes peines cruelles
En l'immortalité puissent borner leur cours.

Et vôus les courriers de mes pertes,
O mes soupirs aislez!
Portez mes complainctes couvertes
Sur le front azuré des palais estoillez.

CHANSON

Je ne veulx plus aymer
Que de choses facilles ;
C'est trop se consommer
Aux travaulx inutilles.

Ce n'est rien que tourment } *Refrain.*
D'aymer si haultement.

L'amour et la grandeur
S'accordent mal ensemble ;
Jamais avec la peur,
Le plaisir ne s'assemble.

Ce n'est rien, etc.

Que me sert la beauté
D'une chambre dorée,
En qui ma liberté
Se lamente enserrée ?

Ce n'est rien, etc.

Il est beau, ce dit-on,
De tendre à choses haultes .
Ainsy dit Phaéton.
Se bruslant par sa faulte.

Ce n'est rien, etc.

Qui me va soulageant
Le seul plaisir qu'on voye
Que mes fers sont d'argent
Et mes liens de soye!
Ce n'est rien, etc.

Qu'un aultre aille estimant
Quelque grande victoire!
Moy, je cherche, en aymant,
Le plaisir, non la gloire.
Ce n'est rien, etc.

Soit donq bas mon désir;
Chose basse me plaise.
Si j'ay moins de plaisir,
J'aurey moins de malaise.
Ce n'est rien, etc.

Le soleil est luysant;
Le feu cherche la flamme;
Jamais l'amour des grandz
N'est sans danger ou blasme.
Non, ce n'est que tourment
D'aymer si haultement.

CHANSON

FAICTES PAR LE ROY

Le destin m'est bien rigoureux
De me priver, par trop d'envye,
Si longtemps de l'estre amoureux
A qui mon âme est asservie.

Que me sert ce nouveau printemps, } *Refrain.*
Si mon yver dure en tout temps!

Ores que le soleil revient,
Embelly d'une douce flamme,
Mon soleil loing de moy se tient
Et laisse en ténèbres mon âme.

Que me sert, etc.

Ores que les oyseaulx des champs
Doucement leurs plainctes entonnent,
Des bruitz de mes regretz touchans[1]
Les boys et les plaines résonnent.

Que me sert, etc.

Ores qu'on void naistre les fleurs
Et que la terre est toute ouverte,

---

[1] Il y a *tranchans* dans l'original.

Dedans moy naissent les doulleurs;
Mon âme en est toute couverte.

Que me sert, etc.

Le soucy jaloux, et la peur,
Hoste facheux de ma pensée,
Congelle[1] le fruict de mon cueur;
Et mon espérance est glacée.

Que me sert, etc.

Reviens, ô soleil de mes yeulx,
Et fais changer ma destinée;
Ainsy que le soleil des cieulx
Change les saysons de l'année.

Alors reviendra mon printemps;
C'est de toy seul(le) que je l'attendz

AUTRE CHANSON

FAICTE PAR LE ROY

Vous qui, de douces voluptez,
Laissez ensorceller voz âmes aveuglées,
N'amorcez plus mes libres volontez
Que l'amour avait desréglées :
Je me veulx retirer
Pour tousjours plaindre et souspirer.

---

[1] Il y a *ou gelle.*

Je veulx qu'en l'espesseur des boys,
L'ordinaire séjour des errantz misérables,
Un antre obscur, soubz ma dolente voix,
Gémisse en accens lamentables.
Car rien ne peult ailleurs
Escouter mes aspres douleurs.

Tout ce que font mouvoir les cieulx,
Sous les jours inégaulx de leur prompte carrière,
Naist et périt; et mon mal ennuyeulx
Demeure en sa forme première,
Et ne peult devenir
Moins rude et subget à finir.

J'ay partout cherché le secours,
L'art, le soin, le conseil, l'espoir, la patience;
Les durs travaulx, où j'ay usé mes jours,
N'ont aydé ma persévérance;
Ce qui sert pour aultruy
Ne me peult apporter qu'ennuy.

Puis doncq que tout me nuict ainsy,
Le ciel, le sort, l'amour, la foy, les vents, les plainctes,
Je veulx mourir et quicter le soucy
Où j'ay tant enduré d'attainctes;
Affin de voir périr
Le malheur qui me faict mourir.

COMPLAINCTE

Lieux de moi tant aymez, si doux à ma naissance,
Rochers qui des saisons desdaignez l'inconstance,
Francz de tout changement!

Effroyables désertz, et vous, boys solitaires,
Pour la dernière foys soyez les secrétaires
De mon deuil véhément.

Je ne suis plus celluy dont la grâce et la veue
Rendoient ceste contrée en tout lieu si pourveue
D'amour et de plaisir;

Qui donnoit à ces eaues un si plaisant murmure
Tant d'esmail à ces prez, au boys tant de verdure,
Aux yeulx tant de désir.

Ma fortune amiable a tourné son visaige;
Mon air calme et serein n'est rien plus qu'un oraige
D'ennuys et de malheurs.

Mes jours les plus luysants sont changez en ténèbres,
Et mon chanpt de victoire en complainctes funèbres;
Mes plaisirs en douleurs.

Quant j'approche de vous, belles fleurs primptanières,
Vostre teinct se flestrit; les prochaines rivières
Cherchent d'aultres détours.

Je fais tarir l'humeur de ces fontaines claires,
Craignant que de mes yeulx les sources meurtrières
Ne proffanent leur cours.

Pleust au ciel, dont les loix me sont si rigoureuses,
Que je fusse entre vous, ô grands masses pierreuses,
Un rocher endurcy!

On dit qu'une Thébaine y fut jadis changée :
Et pourquoy ne fut donc ma fortune rengée
Que je le sois aussy!

Hélas! je le suis bien; car se pourroit-il faire,
Si j'avais du mortel la nature ordinaire,
Que je peusse porter

Si longtemps, les effectz des ennuis et des paines?
Non, je suis un rocher dont l'on void cent fontaines
Nuict et jour dégoutter.

J'ay l'esprit si comblé d'amertume et de presse
Que, par contagion, je rends pleins de tristesse
Ceux qui parlent à moy,

Et qui pour m'adoucir un regret qui m'entame,
Je sens de toutes partz couller dedans mon âme
La tristesse et l'esmoy.

De tous plaisans discours mon oreille s'offense;
Un mal tel que le mien est tout sans espérance
Et aussy sans confort.

Ceulx qui sonnent plus doux à mes tristes oreilles
Ce sont crys de hiboux, d'importunes corneilles
Et d'oiseaulx de ma mort.

La mort est seulle propre au mal qui me possedde :
Mon mal est venu d'elle; en elle est le remedde.
O vous! plains d'amitié,

Qui plaignez mes doulleurs d'une main secourable,
Avancez mon trespas : meurtrir un misérable,
C'est acte de pitié.

Que n'accourt à mes cris quelque beste sauvaige
Qui, d'excessive faim, sentant croistre sa raige,
Me dévore les os;

Mourant, je bénirais la cruelle meurtrière,
Car l'heure de sa fin seroit l'heure première
De mon plus doux repoz.

Nymphes de ces forestz, mes premières nourrices,
Tout ainsy qu'en naissant vous me futtes propices,
Ne m'abandonnez pas!

Que j'achève le cours de ma triste avanture.
Vous feittes mon berceau; faictes ma sépulture,
Et plorez mon trespas!

COMPLAINCTE

O vous, pleins de pitié, pleignez, plorez ma perte,
Qui ne sera jamais par le temps recouverte,
En ces terrestres lieulx;
Et faictes entre vous des complainctes funèbres,
De moy qui n'ay recours, vivant par les ténèbres,
Qu'aux larmes de mes yeulx.

Je ne suis plus au rang des âmes bienheureuses;
Je cherche çà et là des cavernes hideuses
Pour y faire sesjour;
Les plus obscurs nuictz me servent de lumière;
Je n'attendz seullement que mon heure dernière,
Pour limiter mon jour.

Quand j'entendz murmurer les fontaines si claires,
Je redouble mes crys de cent paines amères
En me ressouvenant

De la belle clairté que la mort m'a ravie,
Pour changer mes plaisirs en languissante vie
Où je suis mainctenant.

Pourquoy ne faictes vous, ô Parques infernalles,
Que je soys compaignon de ces umbres si pasles
Qu'on oyt dans un cercueil?
Je changerois par là mes plus cruelles peines.
Aussy bien n'ay je plus ni poux, ny sang, ni veines,
Qui ne soit plain de deuil?

Je ne me plaindrois poinct, si ma peine irritée
Rendoit, en sa fureur, une heure limitée
Et que l'on peult guérir;
Mais je me plains de toy, ô Fortune cruelle,
Qui me fais esprouver une mort éternelle;
Et si ne puis mourir.

Ah! que n'ay-je le cueur faict d'une roche dure,
Pour supporter les flotz, que sans cesse j'endure,
Qui rongent mon cerveau.
Et pourquoy suis-je né, tout comblé de mizère!
N'eust-il pas mieulx valu qu'au ventre de ma mère
J'eusse faict mon tombeau?

DÉSESPOIR D'AMOUR

Sortez hors de mon cueur,
Flammes couvertes;
Bruslez de vostre ardeur
Ces feuilles vertes.

Changez ceste verdeur,
Qui me transporte,
En quelqu'aultre coulleur
De feuille morte.

Que me sert de cacher
L'amour extresme!
N'est-ce pas rechercher
La mort soy-mesme?

C'est bien mourir, mon cueur,
De n'oser dire
La paine et la doulleur
Qui nous martyre.

Non, ce n'est poinct mourir
Mort désirable;
C'est bien plustost languir
En mizérable.

Le pauvre languissant
Ayme mieulx suivre,
Se voyant en tourment,
La mort que vivre.

Ce qui est violent
Jamais ne dure;
Amy, moy si doullent,
Fault que je meure.

PAR MONSIEUR DE LYON

(DAMES ET BERGÈRES)

Je n'aymeray doresnavant
Que les bergères;
Car les dames, le plus souvent,
Sont trop légières.

L'amour qui se faict entre grandz
Ce n'est que paine et que service;
Ce n'est rien que perte de temps,
Toute faincte et tout artiffice.
Je n'aymeray doresnavant, etc.

Noz pères l'Amour nous ont painct
Tout nud, monstrant par leur paincture

Que l'amour ne veult rien de fainct
Et qu'il est simple de nature.

Je n'aymeray doresnavant, etc.

Depuis qu'il est en court venu
Où est l'affetterie exquise,
Ce n'est plus l'antien Amour nud,
Où l'on le farde et le desguise.

Je n'aymeray doresnavant, etc.

L'Amour nud se void par les champs,
Entre les berger et bergère,
Là où il retient en tout temps
Ceste simplicité première.

Je n'aymeray doresnavant, etc.

Si, de drap d'or ou de vellour,
L'on ne void vestir la bergière,
Il ne m'en chault; car, en l'amour,
L'habillement n'y sert de guière.

Je n'aymeray doresnavant, etc.

J'ayme mieulx l'habit de drapt blanc
Et, par dessoubz, un sain d'ivoire,
Que, soubz un drap d'or, voir un flanc
Qu'est mal poli, la cuisse noire.

Je n'aymeray doresnavant, etc.

Dames, si vous avez communs
L'ambre, le musc et la civette,
La bergière a, pour ses parfums,
L'œillet, la rose et violette,

Je n'aymeray doresnavant, etc.

Dames, pour faire le teinct beau,
Gardez vostre rouge d'Espaigne;
La bergière, dans un ruisseau,
Pour tout son fard se lave et baigne;

Je n'aymeray doresnavant, etc.

Les dames j'ay servy dix ans,
Avec trop de perte et dommaige,
Fi de l'amour des courtisans!
Vive la fille de villaige!

Je n'aymeray doresnavant
Que les bergières;
Car les dames, le plus souvent,
Sont trop légières.

(Nous supprimons ici trois pièces, qui n'ont pas de titre dans le manuscrit où elles occupent près de six pages.)

1° *Vostre mary n'est qu'une beste*, etc.
2° *J'ayme bien les filles*, etc.
3° *Il estoit un prebstre*, etc.

COURANTE DE LA COUR

Chanson dansante.

Charanconnet doibt bien entrer première en danse,
Car elle entend fort bien le son de la cadence.

Liron, Liron, Liron, Lirette, Liron, Lonfa.

(Nous supprimons les douze couplets suivants.)

ÉLOGE DE L'INCONSTANCE

Si j'ay faict nouvel amour.
Qu'on ne le trouve estrange!
Le saige, sept foys le jour,
Son conseil mue et change.
N'en aymer qu'une est pure frénésie.
Voillà comment mon amour se manye.

Le regnard d'un seul terrier
Seullement ne s'asseure;
En plus d'un lieu, l'esprevier
Va chercher sa pasture;
Et l'homme accort souvent change d'amie.
Voillà comment mon amour se manye.

Amour est un Dieu puissant
Que l'on feinct jeune d'aage;

Tesmoignaige suffisant
Qu'il est gay et vollaige;
Qui çà, qui là, comme le vent varie,
Voillà comment mon amour se manye.

Quant on peinct sa déité,
Des hailes on luy forge,
Parce qu'à légièreté
Sa nature est conforme,
Et fermeté sa plus grande ennemie.
Voillà comment mon amour se manye.

J'en ay bien aymé sept vingtz,
(Je parle de douzaines)
A qui jamais je ne tins
Ces fidellitez vaynes,
Sinon, au plus, pour une heure et demie.
Voillà comment mon amour se manye.

Comme on voit flotter la mer
Et rechanger la lune,
On me void la blonde aymer
Et la rousse et la brune;
Barbe me plaist; si faict Jeanne et Marie.
Voillà comment mon amour se manye.

Il est bien vray que je dis,
A chacune d'icelles,

Qu'elle est mon seul paradis
Et qu'entre les plus belles,
Seule, je l'ay, comme une fleur, choisie.
Voillà comment mon amour se manye.

Mais si tost que j'en ay faict,
Je pousse ma fortune
Et me remectz en effect
D'en pipper encore une,
Que tout soubdain, pour une autre j'oblie.
Voillà comment mon amour se manye.

Quelque fat me reprendra
Comme inconstant et lasche;
Mais mon honneur ne prendra,
Pour cela nulle tache;
Car jamais à l'amour ne s'allie.
Voillà comment mon amour se manye.

Tel homme est bien hébetté
De fureurs amoureuses,
Qui veult tenir fermetté
A toutes ces pisseuses,
Qui n'ont au cueur que fraulde et tromperie.
Voillà comment mon amour se manye.

Pires que vieulx singes sont
Et toujours en mal visent;

Il fault faire comme ils font
Et dire comme ils disent :
Feindre l'amour, faire son coup et vie.
Voillà comment mon amour se manye.

Mais ne soyez esbahys
Si partout je m'adresse,
C'est qu'entre tant de Thays
Je cherche une Lucrèce.
J'ai beau chercher, la race en est faillie.
Voillà comment mon amour se manye.

Las! que ne puis-je chanter,
Mesdames, vos louanges;
Mais je ne vous puis flatter,
Ni de diables faire anges.
Mot pour le coup ma chanson est finie.
Voillà comment mon amour se manye.

CHANSON DE RODETZ

(DIALOGUÉE)

Bon jour, m'amour tant desiradda
Et ben amadda
Per commensada,
Vou donna dio,
Encor que no sia coiffada,
Ben laboradda,

Per estrenadda,
Vou tena io.
Donno m'un baisa,
Sen me refusa.
Tout à qu'estan sarey joyou
Digas de bon sen,
Digas de pur sen.
Per vestra fey, o voudria vou?

Monsiou, dio m'en agues guardada
D'estre tant fadda
Tall' estimadda
Come avez dict;
Car io sio tant ben maridada
Et ben pregiadda
Et honnerada
De mon marit.
Tira vous en lay,
Monsiou, si vous play.
Jamay ne mo faria voudi;
Plus tost vivaria,
Qu'acot non faria,
Touta la rocca de vaudi?

Jio vou tendrio ben habillada,
Menche d'ostadda,
Roba bordada
D'un bord ou doux,

Coubretesta ben empesada,
Reire peintada
Accompaignada
D'un bel bendoux,
Un bel collerez
Dagnez los plen dez
Causses fines et sabatoux,
Un beau daventaux
Boursa et cousteaulx,
Ceintura de séya et velloux.

Je sio encor mious habillada
Et meis amadda
Et honoradda.
Qu'io no sario
Lembez vostra roba bordada,
Passamentadda.
Car deguisada
Io semblario.
Tiras vous en liau
Lo mondo belliau
De nous aultrou pensariont maulx.
La gen do pasquez
Ne merita quez
De porta d'accoustramen taulx.

O semble que sias coursadda,
Et ennuyada,

Quant sez prejada
De far l'amour.
Una parquesa es estimada
Et honoradda
Quant es amadda
De gens d'hounour.
Et quan cregnie vous
A queist pétrilloux?
Fugez quand lo verrez venir
Et si o vou dit ren,
Io ay prou de ben,
M'amour per vous entretenir,

Je vous en prio, seguez l'estradda,
Car ennuidda
Et ben fâchadda
S'en doux propoz.
Si mon maryt veinde laradda
S'en assuradda,
De sa quilladda
Davez sus nous.
Tira vous a tras;
Ne vous voulen pas.
Cependant qu'avez le leisir
Si o levo lesclot
Vou daro tau cot
Que vou farei anar gesir.

AULTRE CHANSON DU VELAY

Vray dis que io so ben eyrou
De m'estre rendu amourou
D'una filla tant vertuosa,
Honesta et gratiosa,
Qué remplidda de touta beauta : *bis.*
Tant bella en verita.

N'ez aquot pas una grand piéta
D'ama et n'estre pas ama.
Jamai son corps no neyt imposa
Et mai no se reposa.
Y lo fan brulla à pichot fiocq *bis.*
Lo poro, poro Job.

Si un capellan podio trovar
Que me voguesse confessar,
Jo li dirio tout le martiro
Da quella qu'io desiro;
Tant plat li dirio la verita,
Senz y voley manqua. *bis.*

AULTRE CHANSON EN MORESQUE

(Cinq quatrains.)

Hia calle balle ?

AULTRE CHANSON EN TURQUESQUE

(Un quatrain et quatre strophes de cinq vers.)

Brey aramber.

AULTRE CHANSON EN ITALIEN

(Quatre couplets de six vers.)

Vorrei morire.

ALTRA CANSON

(Quatre couplets de huit vers.)

Ticque, tocque, ticque, tocque *Refrain.*
Apri signora.

ALTRA

Bene mio.

ALTRA

Tristo che dì potane innamorato

INDIFFÉRENCE DU POÈTE EN AMOUR

Ma complaincte
N'est que feincte;
Ce sont fables, mes amours.

Je me mocque
Quant j'invocque
Tant de dieux à mon secours.

A telle heure,
Que je pleure,
Dedans moy-mesme je ris ;
Et, pour rire,
Je souspire
Comme si j'estois espris.

Vers les dames,
J'ay deux âmes
Pour mieulx me faindre amoureulx.
En ma face,
J'ay la glace
Et la flamme, quant je veulx.

Fi de femme,
Fi de flamme,
Fi de ces tourments nouveaulx
Je . . . . *(inachevé.)*

EXTRAICT D'AMADIS JAMIN

STANCES A SA MAITRESSE

Du prouffond des enfers, tout noircy de tristesse,
Rongé de mil ennuis, mes plainctes je t'adresse.

Ne veuilles contre moy ta collère tenir ;
Cesse de me tirer tant de traicts de vengence,
Si tu veulx prendre garde au grief de mon offence,
O déesse, comment pourrai-je soubstenir !

Si tu es aux grandz dieux, comme je croy, pareille,
Hélas ! ne bouche plus, à mes souspirs, l'oreille.
Mon sein baptu sçait bien comme je me repentz ;
Mon lict est, toute nuict, détrempé de mes larmes ;
Cent douleurs, à l'envy, me livrent des allarmes :
Pour t'avoir offencé, voillà mon passe-temps.

Mon œil est tout troublé, mon esprit ne repose ;
Son péché l'importune ; et ne pense aultre chose.
Mon cueur seiche d'ennuy, comme un pré tout fanny ;
Je suis, ainsy qu'Oreste, agitté de furie ;
Mais tu peulx délivrer, de cest enfer, ma vie
Et me remectre au ciel, duquel tu m'as banny.

Si Dieu, dont la puissance est si grande et si haulte,
Sans voulloir pardonner, usoit, à toute faulte,
D'une telle rigueur, nul ne seroit sauvé.
J'ay faict ce qu'un pécheur en son dueil debvoit faire ;
Je me suis repenti ; et, pour y satisfaire,
Est-il pareil tourment à mon mal esprouvé !

Un aultre m'a poussé dedans le précipice,
J'ay commis cest erreur, mon guide de mallice,

Non par meschanceté, que je fuis de bien loing.
Comment se cognoistroit du grand Dieu la puissance,
Si l'homme n'offençoit sa divine clémence.
Ainsy de ta bonté mon crime soit tesmoing.

Ne destorne de moy la douceur de ta face ;
Fais reluire sur moy le soleil de ta grâce,
Que j'estime à mon dam et que j'honore tant ;
Aultrement je seray d'une fortune esgalle
Avec ceulx qu'on descend aux fosses infernalles![1]
Mais quel gain de dampmer un pauvre pénitent ?

Je n'offenseray plus. Non, que plus tost je meure !
O que dès mainctement sans esprit je demeure.
Je ne veulx un esprit à son maistre nuisant
Je hais tout ce que hait ta beauté vertueuse :
Comment donc ne seroit mon âme malheureuse[2],
Tandis qu'à ta vertu je seray desplaisant ?

De mon esprit contrict je te fais sacrifice ;
A me faire pardon ta bonté soit propice.
En la balance soit mon péché, d'un costé ;
Ta clémence, de l'aultre : à l'instant je m'asseure
Que ton cueur magnanime oblira mon injure.
Un péché n'est si grand, faict contre volonté.

---

[1] Dans la fosse infernale.

[2] Vers omis par Palerne et rétablis par l'éditeur.

O l'honneur de nos ans vrayment tu es, Déesse.
Tu exauces mes cris, tu chasses ma destresse,
Comme Phebus souvent les nuages d'hyver.
Le cœur n'est généreux qui, de pitié s'estrange :
Aussy qui est celuy qui chante à Dieu louange
Entre les tormentez des abismes[1] d'enfer !

Je remarqueray donq d'une noire teincture
Le jour qui me feit choir en si triste avanture.
Blanc me sera celluy qui m'en a retiré.
Soit heureuse à jamais la saige Callirée,
Qui m'impétra pardon à l'heure inespérée,
Bien d'aultant infiny que je l'ay désiré.

DU MÊME AUTHEUR (JAMIN)

(L'AMOUR N'EST PAS BABILLARD)

En amour, rien ne sied si bien
Que de jamais ne dire rien.
Les enfens n'ont grandes parolles,
Amour est enfent tout exprès ;
Et ceulx qui suyvent ses escolles
Ne peuvent dire ses secretz.
Amour en secret se désire ;
J'ayme mieulx plus penser que dire.

---

[1] De l'abysme.

Amour estant aveugle aussy
Apprend, à qui en a soucy
Et à ceulx qui sont à sa suitte,
Qu'il fault dire qu'ilz n'ont rien veu
Donc, aveugle soubz sa conduite,
Je diray que je n'ay rien sceu ;
Et quant j'auray l'heur où j'aspire,
J'ayme mieulx plus penser que dire.

Vénus naquist dedans la mer,
Et, depuis, n'a voullu aymer,
Ny faire un heureulx avantaige
Qu'à ceulx qui, comme les poissons,
Semblent avoir peu de langaige
Sans se vanter en cent façons.
Pensez donq lors, quant je souspire,
S'il me fault plus penser que dire.

Plus faire que dire vault mieulx ;
C'est mesme une vertu des dieux.
Les glorieulx, tout au contraire,
Disent tousjours plus qu'ilz ne font.
Mais pensez, pour me satisfaire,
Que noz plus jeunes ans s'en vont,
Tandis que voyant mon martire,
Vous voullez plus penser que dire.

Qui, par deux foys, a évité nauffraige,
N'y doibt jamais retorner s'il est saige.

EN ITALIEN

(Pièce en deux huitains et un sizain.)

Saccrat' Ingegni et de l'Ingegni scorta.

PAR MONSIEUR DU PERRON

CONTRE AMOUR

TAYLOR INST. OXFORD

Le pauvre Amour est descouvert;
Je luy va bien chanter sa vie.
Il ne me prendra plus sans vert;
Fi de l'Amour, je le deffie.

C'est un trompeur, un affronteur,
Dont les ruses sont les conquestes;
Et son artifice enchanteur
C'est de changer les dieux en bestes.

Sa mine est faicte pour pipper,
Et son esprit faict pour sa mine;
Il ne peult vivre sans tromper
Et ne peult tromper sans ruyne.

Il prend naissance en décevant;
C'est un naturel de vipère,

Que nostre âme va concevant ;
Et puis il faict mourir sa mère.

Il trahit tousjours la raison,
Quand elle se plaist à l'entendre :
Il mect le feu dans la maison,
Et puis se loge soubz la cendre.

Il l'allume et l'estainct après ;
Et, d'une humeur tousjours contraire,
Il faict tousjours semblables traictz,
Sinon que c'est tousjours mal faire.

Le plus doux de sa cruauté
C'est que bientost elle est finie,
Puisque la plus longue bonté[1]
N'est qu'une longue tirannie.

Ou vous aymez, l'estant aussy,
Ou vous aymez sans qu'on vous ayme :
C'est diversité de soucy,
Mais le malheur est tousjours mesme.

Si seul vous estes consumé,
Vous avez bien de l'exercice :
Aymer et n'estre poinct aymé,
Ce n'est pas amour, c'est suplice.

---

[1] Dans le manuscrit il y a *beauté*.

Si l'amour unit voz espritz,
Vous venez à la joyssance ;
De la joyssance au mespris ;
Du mespris à la repentance.

Mais son pouvoir n'a poinct de lieu
Si nous cognoissons qui nous sommes ;
Il ne commence d'estre Dieu
Sinon quant nous cessons d'estre hommes.

Les fables qui nous en font peur
Je ne sçay comme on les a crues ;
C'est ung pigmée, ung nain trompeur,
Qui n'est bon que contre les grues.

Si vous luy résistez un peu,
Il ne vous faict charge qui vaille :
Ceulx qui redoubtent tant son feu
Ne sont que des hommes de paille.

C'est une folle passion
D'âmes oysives et trompées,
Une vayne occupation
De personnes non occupées ;

Une de noz affections
Que nous faisons Dieu pour la craindre ;
Et de noz imperfections
Ses perfections faisons paindre.

Nostre désir est son flambeau,
Nostre fureur, ses estincelles ;
Nostre aveuglement, son bandeau ;
Nostre légiéreté, ses aisles.

Nostre ignorance le soubstient,
Noz propres humeurs le conseillent ;
Nostre espérance l'entretient ;
C'est le songe de ceulx qui veillent.

Il dira que nous avons tort
Et qu'au moingtz la beauté luy reste
Contre qui rien n'est assez fort,
Car c'est une force céleste [1].

AMOUR PIQUÉ PAR UNE AVETTE

I

Le petit enfant Amour
Cueilloit des fleurs à l'entour
D'une ruche, où les avettes
Font leurs petites logettes.

---

[1] Ce XVIIIe quatrain termine le feuillet, au verso. Mais la pièce ne nous semble pas achevée. La suite et la fin auront disparu avec les deux feuillets suivants, qui ont été arrachés. Nous avons vainement cherché cette pièce dans les *Œuvres du Cardinal Duperron*, imprimées à Paris en 1622, in-folio; dans *Le Cabinet des Muses*

II

Comme il les alloit cueillant,
Une avette, sommeillant
Dans le fond d'une fleurette,
Lui piqua la main douillette.

III

Si tost que piqué se vit,
« *Ah ! je suis perdu* » *(ce dit) ;*
Et s'encourant vers sa mère,
Luy montra sa playe amère :

IV

« *Ma mère, voyez ma main* »
Ce disoit Amour tout plein
De pleurs ; « *Voyez qu'elle enflure*
« *M'a faite une égratignure !* »

V

Alors Vénus se sourit
Et, en le baisant, le prit ;
Puis sa main lui a soufflée
Pour guarir sa main enflée.

(Rouen, 1619); et dans *Les Poètes français, du douzième siècle à Malherbe*. (Paris, in-12, 1824). On pourrait encore consulter la *Bibliothèque française* de l'abbé Goujet. (Paris, 1770, 18 vol. in-12).

VI

« Qui t'a, dis moy, faulx garçon
« Blessé de telle façon ?
« Sont-ce mes Grâces riantes,
« Ou leurs esguilles poignantes ? »

VII

« Nany : c'est ung serpenteau
« Qui volle au printems nouveau,
« Avecque des haillerettes,
« Cà et là sur les fleurettes. »

VIII

« Ah ! vrayement je le cognois »
« Dict Venus ; les villageois
« De la montaigne d'*Ivette*[1]
« Le surnomment une *Avette*[2].

IX

« *Si donques un animal*
« *Si petit fait tant de mal*
« *Quand son alène époinçonne*
« *La main de quelque personne*,

---

[1] D'Hymette.
[2] Mélissette.

X

« *Combien fais-tu de douleur*,
« *Au prix de lui*, *dans le cœur*
« *De celuy en qui tu jètes*
« *Tes venimeuses sagettes* [1] *?* »

CHANSON

D'amour je suis tant espris *(Bis)*
Dans les liens de Cypris !
Amourettes
Joliettes,
Vous m'y tenez, en tout temps,
Prisonnier en voz liens.

De rien je ne me souviens
Quant ce petit Dieu me tient.
Amourettes, etc.

---

[1] Nous avons emprunté les cinq premiers quatrains de *Amour piqué par une Avette* au recueil de E. Crépet, intitulé *Les Poètes français* (Paris, 1861, 4 vol. in-8°), parce que ces quatrains manquent dans le manuscrit de Palerne, deux feuillets ayant été arrachés en cette place. Nous avons également emprunté, à la même source, les deux derniers quatrains (IX et X) qui ne se trouvent pas dans le manuscrit, soit qu'ils y aient été oubliés, soit qu'ils n'aient été composés par l'auteur que tardivement. Il n'y a donc que les trois quatrains VI, VII et VIII dans le manuscrit de Palerne.

A la fin des deux derniers vers du chapitre VIII, les mots *Ivette* et *Avette* sont remplacés, dans le recueil de E. Crépet, par les mot *Hymette* et *Mélissette*.

Je n'ay, en ceste prison,
Ne liberté, ne raison.
Amourettes, etc.

Et si pers, en un momment,
L'esprit de l'entendement,
Amourettes, etc.

Mais le mal est gratieulx
Qui sort du traict de voz yeulx,
Amourettes,
Joliettes,
Vous m'y tenez en tourment
Prisonnier en voz liens.

A MAGDELAINE LE

(SONNET)

Pour bien louer ta gente gentillesse,
Et ton esprit gentillement subtil,
Et de ton corps subtillement gentil
Le gent mainctien et la gentille adresse,

Il conviendroit qu'une langue maistresse
Chantast l'honneur de ton gent double fil
Qui, à demy, courbe en rond ton sourcil,
Où Cupidon ses embuscades dresse ;

Qu'elle chantast ces Indiens joyaulx,
Ces diamants, ces perles, ces couraulx
Et ces rubis dignes d'un gentilhomme.

Qui, eschauffé de ta pudicque flamme,
En repoussant de gente gentilhomme
Qu'ores tu es, te rendit gentilfemme.

A MADAMOYZELLE C.

(SONNET)

Ce ris desmesuré, sans nulle occasion,
Ce parler en secret monstre bien, ma *Caillette*,
Ton esprit trop légier. Car une âme bien faicte
N'est jamais surmontée d'aucune passion.

Jadis un Démocrite en feist eslection
Et loua on en luy quelque cause secrette.
Mais ta philosophie est ung tranport de teste
Et ton cerveau trop foible à[1] contemplation.

Ayez plus de contraincte et plus de modestie ;
Les faictz extérieurs jugent de nostre vie ;
Et les gestes aussy nous tesmoignent du cueur.

---

[1] Il y a *pour* au manuscrit.

La grâce et la douceur à une damoyzelle
Et la discrétion la rendent bien plus belle ;
Mais, n'ayant l'un ny l'autre, effet[1] n'en est pas seur,

QUATRAIN

SUIVANT LE PRÉCÉDANT SONNET

Androgine n'est pas de tous les dieux la mère,
De Castor Polus, elle ne l'est non plus.
Mais si elle n'apprend à conduyre au surplus,
Ses yeulx estincellans à *Caillette* obtempère[2].

SATIRE POLITIQUE

Celluy qui, comme nous, se plaist avec un livre,
Qui, comme nous, désire avec les Muses vivre,
Philosophe a esté enfant digne du ciel,
Vray amy de vertu, sans rancune et sans fiel.
Celuy qui n'est jamais, dedans une province,
Taxé d'estre larron d'un monarque ou d'un prince,
Il n'est poinct charlatan d'une grande maison,
Ny rigoutté qui tond une riche thoison,

---

[1] Il y a *l'effet*.

[2] Le nom Caillette, d'abord laissé en blanc dans le sonnet et dans le quatrain qui le suit, a été rempli ultérieurement par une autre main.

Soit prenans potz de vin, soit vendans trop la cire.
Celuy là n'est jamais si riche qu'on l'admire.
Ainsy que Tetaiac pour ung beau bastiment
Luy superbe se dict de Paris l'ornement.
Or pour faire festin ou pour, enfin de compte,
Par un Chasteau Villain prendre tiltre de comte,
Ou pour d'une princesse estre faict le mary.
Celuy qui de Pallas se nomme favori
N'a jamais tant de biens aux champs ou à la ville
Qu'il puisse rendre au Roy le chasteau d'Olinville ?
Nous ne sommes milans des finances du Roy
Qui, chiches de plaisir, ne tirent que pour soy,
Mieulx expertz à limer du prince les dorures
Que leurs pères n'estoient à limer les serrures[1].....

NAPOLITANE

(Cinq quatrains italiens.)

Dicete mi, dicete mi, mio bene, etc.

BERGAMASCA

(Dix vers italiens en deux stances.)

Io ti vedo per il buso, etc.

(Dix-sept vers italiens en cinq pièces.)

Dormiendo io mi sonniava, etc.

---

[1] Ici manquent quatre feuillets qui ont été arrachés du manuscrit de Palerne. Nous ne pouvons que regretter la fin de cette ardente satire.

CHANSON

On ne se souvient que du mal ;
L'ingratitude règne au monde.
L'injure se grave au métail,
Et le bien faict s'inscrist en l'onde.

Amour en sert de preuve aux siens,
Luy qui joinct la peine aux délices ;
Nul ne luy sçait gré de ses biens
Et tous accusent ses malices.

Et si le mal qui nous produict
N'est poinct causé par son essence,
Le soleil cause ainsy la nuict,
Non de soy, mais par son absence.

Il porte un flambeau dans la main
Pour en esclairer dans nostre âme ;
Et nous, d'un jugement peu sain,
Nous allons brusler à sa flamme

Il preste à nostre entendement,
Pour voller au ciel, ses deux hailles ;
Nous les engluons follement
Dedans les vanitez mortelles.

Ainsy du plumaige qu'il eust
Icare pervertit l'usaige ;
Il le reçut pour son salut
Et s'en servoit à son dommaige.

Bref de ses plus malins effectz
Les fruictz naissant de noz semences,
Nous dissimulons ses biens faictz
Et l'accusons de nos offenses.

Amour, tout enfent qu'on le croit,
Est de ce grand monde le père ;
Mais nostre âme est, en son endroict,
Ce qu'à son âme est la vipère.

Elle en cherche l'accouplement,
D'une amoureuse impatience ;
Et puis le tue ingratement,
En ayant eu la joyssance.

Mais luy, renaissant de sa mort,
Garde que l'esprit ne sommeille ;
Car, à vray dire, une âme dort
Si le feu d'amour ne l'esveille.

Sans luy n'auroit jamais esté
Nulle chose belle estimée,

Car la plus parfaicte beaulté
N'est belle que pour estre aymée.

S'il est petit, il fault blasmer
De cela nostre seulle offence
Qui, desdaignant le contre aymer,
Gardons qu'il ne prenne accroissance.

Il faict, où sa puissance a lieu,
Changer l'amant en ce qu'il ayme ;
Et quant il nous faict aymer Dieu,
Il nous faict estre dieu nous mesme.

Il joinct, par sa divinité,
L'âme et l'object qu'elle souhaite ;
Il est la parfaicte amitié,
Et Dieu est l'unité parfaicte.

C'est luy qui gouverne le bail
De ceste grand' machine ronde,
Tellement que, si c'est un mal,
C'est un mal nécessaire au monde.

Il void bien clair, quoyque ses yeulx
Portent un voille qui les serre ;
Noz cueurs sont ainsy veuz des dieux
A travers ces voilles de terre.

Par luy les amantz absentez
Se peuvent voir de la pensée ;
Il lict dedans les volontez :
N'est-ce pas mieulx voir que Lincée.

Le regret qui nous vient saisir,
Après l'heur de la joyssance,
Vient de ce que nostre désir
Précédoit nostre cognossance.

Il falloit juger puis aymer,
Et nous avons faict au contraire ;
Amour n'en est poinct à blasmer,
Mais nostre désir téméraire.

Que sert doncq un mespris mocqueur
Blasmer celuy qui tout surmonte ?
Qui se mocque de son vainqueur,
Il accroist luy mesme sa honte.

Il rendroit le vice abattu,
Si ce n'estoit nostre malice.
Amour de soy n'est que vertu ;
Mais nostre abus en faict un vice.

AULTRE CHANSON EN ESPAIGNOL

(En sept quatrains.)

Por vos, Ana mia, me desamo, etc.

OTRA

(En quatre quatrains.)

Por que tanta cruel dad, mi nimpha hermosa.

OTRA MAS

(Quatre tercets.)

De hora en hora, conosco el mal *que* siento.

(Suivent sans titre deux pages de vers en quatrains.)

OTRA AL LOOR DE LAS VIEZAS

(Trois sizains avec refrain.)

Vié ja q   por moços, etc. [1].

AULTRE CHANSON

(Chanson, en six quatrains.)

Madame, faictes cela, etc.

---

[1] A la suite du préambule en trois vers se trouvent trois sizains suivis chacun d'un vers en refrain.

AULTRE CHANSON

Qui ayme n'a poinct de plaisir ;
Je le tiens mizérable,
Puisqu'on arreste son désir
A chose variable.

Pour avoir ung contentement
L'on souffre mille peynes,
Qui s'en fuit aussy promptement
Que le vent par les plaines.

Le Naucher n'est tant tormenté
Des flotz de la marine,
Qu'un pouvre amant est molesté
Quant amour le domine.

Dictes moy si ces amoureulx
N'ont pas l'âme damnée
De vivre cent ans langoureux
Pour une bonne année.

Poser ung baiser haultement,
La cheutte en est mortelle ;
Mais si vous aymez bassement,
Couard on vous appelle.

ALTRA CANSON *(sic.)*

RAILLERIE CONTRE UNE VIEILLE

Je veulx chanter icy les beautez d'une dame
Où il n'y en a poinct,
Laquelle n'a jamais peu asservir mon âme
Par son maigre embonpoinct.

Je veulx chanter aussy l'or de sa tresse blonde
Où je me fusse espris,
N'eust esté que j'ay faict un serment en ce monde,
De n'aymer poinct le gris.

Je veulx chanter ces yeulx que tout le monde admire
En les voyant si beaulx :
Ce sont des yeulx divins où l'amour prend la cire
Pour faire ses flambeaux.

Je veulx chanter aussy ceste bouche riante
Où l'amour prend vigueur,
Parce qu'en la baisant, elle est si odorante
Qu'elle faict mal au cueur.

Je veulx chanter aussy ce tétin qu'elle cache
Comme ung riche butin ;
Mais elle les a faictz comme ceulx d'une vache
Qu'on a traite au matin.

Je veulx chanter aussy ses belles dentz d'ivoyre,
Blanches comme le laict ;
Mais si peu qu'elle en a, elles sont aussy noires
Que le noir le plus laid.

Je veulx chanter aussy ces deux arcs qu'elle porte,
L'ornement de ses yeulx ;
Mais elle a le poil faict tout de la mesme sorte
Que les ours furieulx.

Je ne veulx chanter ces merveilles estranges,
De peur de m'eschauffer ;
Si je descends plus bas, pour chanter ses louanges,
Je trouveray l'enfert.

CONGÉ RESPECTIF ENTRE AMANTS

Vostre humeur ne m'a poinct fasché
Pour vous estre de moy distraicte ;
Ma foy j'étois bien empesché
A faire une honneste retraitte
Mon service est ailleurs promis,
Et quicte à quicte et bons amys.

Vous soulliez estre tout mon cueur;
Et moy j'estois toute vostre âme ;
Mais si changez de serviteur,

Ne puis-je pas changer de dame ?
Ce n'est pas ung crime commis ;
Et quicte à quicte et bons amys.

Fi, fi de ceste loyaulté
Qui tyranise nostre vie.
Il n'est que belle liberté
D'aymer, où nous portons envye ;
A quoy nous nous sommes remys;
Et quicte à quicte et bons amys.

Bien nous nous reverrons un jour,
Pour conter de nostre fortune.
Pendant, oblions nostre amour,
De peur qu'elle soit importune.
Plus y pert qui plus y a mis;
Et quicte à quicte et bons amys.

Quoy ! me pensiez vous escollier,
Ou bien quelque nouveau novice,
De croire à ce sexe légier ?
A cela je ne suis propice.
Gardez ce que m'aviez promis :
Je le vous quicte, et bons amys.

Je voyois vos dessaings venir:
C'estoit que, d'un fardé langaige,
Vous me vouliez entretenir,

Cherchant ailleurs vostre advantaige.
C'est pourquoy tost je m'en desmis ;
Et quicte à quicte et bons amys.

PIÈCE GRAVELEUSE

En douze vers, dont il en manque un rimant avec *satisfaict.*

Un jour de feste, *une femme non sotte,* etc.

PIÈCE ORDURIÈRE

En huit vers.

Un jeune sot, *s'en allant par les champs*, etc.

SUR L'ESTAT DE LA FRANCE

(SONNET)

Voyant de nostre temps l'inconstante manière
Qui attand, d'heure à aultre, un changement nouveau,
L'on peult accomparer la France à un tableau
Où quatre grandz joueurs s'esbattent à première.

Le Roy, sur qui doibt choir la perte tout entière
Dict : *Passe, si je puis,* bien que son jeu soit beau.
Je l'envye, dict Bourbon, en quictant son chapeau,
Sans voir ce qui luy vient à la carte derrière.

Je tiens, dict Espernon, y allast-il de plus,
De Guise, soubz l'espoir de quelque petit flus,
L'enfonce de son reste et l'aultruy y hazarde ;

Mais le Roy catholicq, assistant tout debout,
Y estant de moictyé couvertement regarde
A luy fournir argent, pour enfin avoir tout.

SONNET DE LA SAINTE LIGUE

Le Roy n'a poinct d'enfans pour succéder en France ;
Il fault un successeur Cathollicque Romain.
D'impostz et de tributz le royaulme est tout plain ;
Et le peuple opressé, irrité de vengence.

Deux, trois, quatre mignons ont toute la finance;
Les Estats généraulx furent tenuz en vain ;
Et ceste ligue saincte y veult mectre la main,
Affin de redresser nostre foible espérance.

Le Roy n'a poinct d'enfans ; mais il en peult avoir,
Le Révolté ne doibt au royaume pourvoir.
Le Roy peult soulaiger son peuple sans contrainicte.

Deux, trois, quatre mignons ne seront plus si grandz,
Les Estatz résouldront de tous noz différendz ;
C'est pour couper chemin à ceste ligue saincte.

AULTRE SONNET POLITIQUE

La victoire est pour eulx, car le peuple chancelle;
Les plus grands, irritez, feront un dur effort;
Tout est plein de fureur et d'horreur, et de mort;
Et, des François troublez, la guerre est immortelle.

Voillà les folz discours d'une foible cervelle,
D'attacher aux mutins l'effect de nostre sort;
Et quiconque peu fin dict que nostre Roy dort,
S'il est bon serviteur, doibt se monstrer fidelle.

Mais je n'ose parler durant le temps qui court;
Car je crains le desdaing des maistres de la Court;
Et foible je ne puis secourir ma province.

Mais de rendre vainqueurs les subjectz de leur Roy,
Ou de le désirer, c'est n'avoir poinct de foy:
Celuy n'ayme poinct Dieu qui n'honore son prince,

AULTRE [SONNET]

A CEULX DE LA SAINTE LIGUE

Où courez-vous, Ligueurs? Bon Dieu, quelle follie!
Quelle aveugle fureur vous trouble le cerveau,
Qui, de vos propres mains, dressez vostre tombeau;
Non vostre seullement, mais de vostre patrye.

Ainsy le Sagontin, prodigue de sa vye,
De sa femme et enfans, d'un tragicque flambeau
Embrâse, de sa main, ce qu'il a de plus cher[1],
Ses enfans, ses autelz et sa cité chérye.

Il souffrit tous ces maulx pour l'amitié Romayne.
Vous périrez aussy pour celle de Lorrayne ;
Semblable est le malheur, non l'honneur, au trespas.

Il mourut pour l'amy, pour fuyr servitude ;
Et vous, pour l'ennemy, dont le joug est bien rude :
Il en fut fort loué ; vous ne le serez pas.

SONNET

AU S^r JEHAN LOUYS DE NOUGARET, DUC D'ESPERNON [2]

O pouvre souffreteux et d'honneur et de gloire,
Qui allez mendiant les beaux faictz du Guisart,
Et vostres les preschez au peuple babillart,
Pour paindre vostre nom au temple de mémoire,

Il fault, par la vertu et les armes, bien faire.
Il fault, parmy la pouldre et le sang, au hasart,

---

[1] *Beau?*

[2] Jean-Louis de Nogaret et de *La Valette*, duc d'Epernon, né en 1554, faisait partie des mignons de Henri III, avec Queylus, Joyeuse et Saint-Mégrain.

S'acquérir un beau loz, et non poinct, par le fard
D'un honneur emprunté, l'honneur d'aultruy soustraire.

Toute chose sied bien, estant mise en son lieu.
L'esté nous desplairoit du printemps au millieu;
Et si les eaux baignoient tout le sein de la terre.

C'est le faict d'une Dame ou d'un sacré Prélat
De bien traicter la paix; non d'un jeune soldat
Duquel l'honneur naïf doibt florir par la guerre.

Jehan Louys de Nougaret
Guide Henry à sa volonté.

SUR LA DEFFAICTE DES REISTRES
1587

Le Guisart Balafré a deffaict à propos
Un nombre d'ennemys, de Reistres huguenotz.
Le reste s'est sauvé par fort grande détresse;
Et, sans un meschant clou, qui luy vint à la fesse,
Qui l'empeschoit encor de monter à cheval,
Il les eust tous tuez ou faict beaucoup de mal.
Reistres donq, qui fuyez par la France où vous estes,
Voz cornes retirez et non pas voz cornettes;
Dictes un grand mercy; et venez, sur le tard,
Vos chandelles offrir aux fesses du Guisard,
Et recognoissez tous que vostre vie entière
Dépend tant seullement du faict de son derrière.

AUX POLITICQUES DE COURT

Polliticques de Court, gens sans Dieu et sans loy,
Qui ruynez le peuple et destruisez le Roy ;
Qui demandez la paix avec les héréticques
Et voulez avoir guerre avec les cathollicques ;
Qui voullez maintenir tout en confusion,
Mariant l'hérésie à la religion ;
Qui faictes des édictz, forgez des ordonnances..... [1]
Par un constant succès le fondz de ses finances ;
Qui nous représentez une nécessité
Qui durera tandis qu'aurez auctorité,
N'ayans honte d'avoir des biens en affluance,
Voir vostre maistre pauvre et le peuple en souffrance,
Dont le prouffit vous vient, au Roy le deshonneur,
Le regret à chascun, au peuple la doulleur ;
Qui chassez de la Court, pour mieulx vous mettre en
[grâce,
Les princes et seigneurs dont vous tenez la place ;
Qui les rendez suspectz par vos propoz flateurs,
Les appelans Guisardz, Espaignols et Ligueurs;
Qui allumez la guerre et ne la sçauriez faire ;
Qui nous ferez sentir peut estre leur collère [2];
Qui rendez odieux nostre Roy à la France;
Esponges qui tirez toute nostre substance,

---

[1] Il y a évidemment une omission entre ces deux vers.

[2] Il y a ici, dans l'original, une omission de deux vers masculins.

Dont le Roy n'est de rien plus riche ou mieulx aisé,
Ayans le bien du Roy et le nostre espuisé [1].
Qui esloignez du Roy les princes genéreux
Pour des singes de Court, gens foibles et hargneux ;
Et qui les irritez en leur fermant la porte ;
Et perdez cest estat : *Le Diable vous emporte !*

Amen.

SUR LE PORTRAICT DU DUC DE GUIZE

L'on ne void que les traictz du visaige et des yeulx
Du Guizart valleureux, en ce petit espace;
Sa grandeur, son renom sont gravez dans les cieulx,
Encore plus avant que ce coup sur sa face.

SONNET AU ROI

Sire, chascun cognoist vostre nécessité;
Mais de vous secourir nous n'avons la puissance.
Car si, de vostre part, estes en indigence,
Vostre peuple est du tout réduict en pauvreté.

Tout ce que nous pouvons pour vostre Majesté,
C'est vous donner conseil, en nostre conscience,
Que vostre favori vous faciez Roy de France,
Et soyez son mignon, tel qu'il vous a esté.

---

[1] Il y a ici, dans l'original, une omission de deux vers féminins.

Vous changerez de chance et serez faict semblable,
Mis dessus ou dessoubz, comme orloge de sable,
Qui remplit le dessus, en le mettant dessoubz.

Vous reprendrez l'estat, les biens et les richesses
Que vous avez perdus par voz grandes largesses;
Et, sans nécessité, serons et vous et nous.

Espernon, qui n'a loy ni honte,
Guide Henry à sa volonté;
Et si font, quoique l'on die,
Tousjours la guerre à l'hostie [1].

---

[1] Il manque ici plusieurs feuillets qui terminaient le manuscrit du Forézien Jean Palerne.

* * *

TABLE

Notice sur Jean Palerne....... 3
Lettres amoureuses et aultres..................... 29
Poésies.. 45
Chansons.. 111

FIN

HD

75713469

160

✓

POÉSIES – ②

DE

JEAN PALERNE –①

FORÉZIEN

PUBLIÉES AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR

AUGUSTE BENOIT

Conseiller en retraite à la Cour d'Appel de Paris.

PARIS
IMPRIMERIE PILLET ET DUMOULIN
5, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5
1884

IMPRIMÉ PAR PILLET ET DUMOULIN
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5, A PARIS.